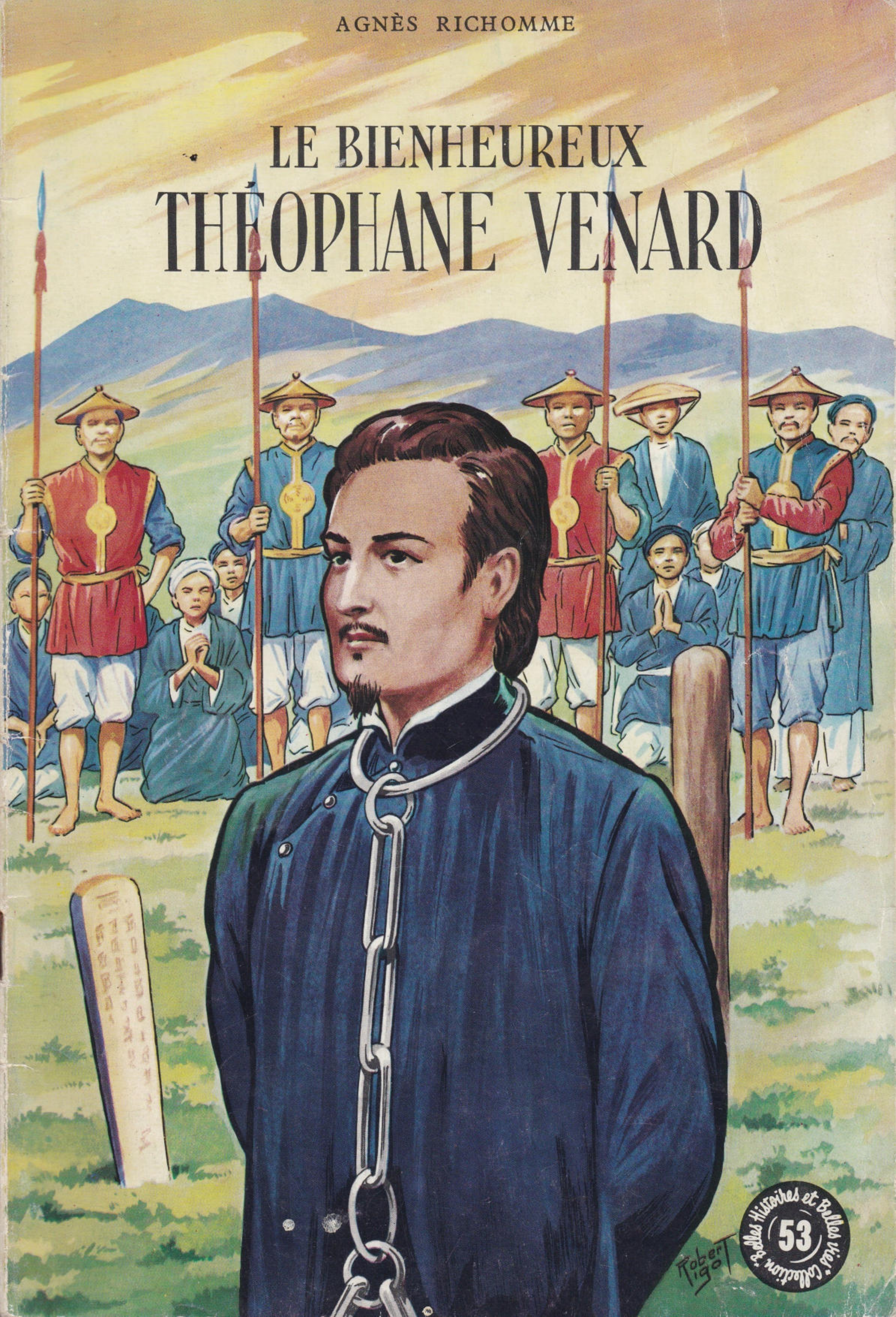
AGNÈS RICHOMME

LE BIENHEUREUX THÉOPHANE VENARD



COLLECTION « BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES » N° 53

AGNÈS RICHOMME

LE BIENHEUREUX
THÉOPHANE VÉNARD

ILLUSTRATIONS
DE
ROBERT RIGOT


ÉDITIONS FLEURUS
31-33, rue de Fleurus Paris (VIe)

Ami lecteur,

Voici une belle vie qui est faite pour te plaire... Il s'agit d'un petit gars de chez nous qui, dès l'âge de neuf ans, affirmait après avoir lu le récit de la mort de Charles Cornay, décapité pour la foi au Tonkin : « Et moi aussi, je veux aller au Tonkin ! Et moi aussi, je veux être martyr ! »

Le plus fort, c'est qu'en effet il partira au Tonkin, qu'il y arrivera en pleine persécution, et qu'après quelques années d'ardent apostolat au milieu de péripéties dont tu liras ici les détails, il sera arrêté, condamné et décapité.

Mais vois-tu, ce qui compte, ce n'est pas tant le fait d'avoir la tête tranchée pour la foi, que l'amour ardent de Jésus et des âmes qui brûlait son cœur, animait son courage et le gardait en belle humeur au milieu des fatigues épuisantes d'une vie de missionnaire traqué.

C'est surtout cela qui l'a fait tant aimer par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle aussi aurait voulu être missionnaire. Elle aussi aurait voulu être martyre. Mais elle savait aussi qu'à côté du martyre ou l'on verse son sang d'un seul coup, il y a le martyre du goutte à goutte quotidien où l'on s'efforce d'accomplir la volonté du bon Dieu avec le maximum d'amour et de sourire : pour être moins spectaculaire, ce martyre n'en est pas moins précieux aux regards de Jésus.

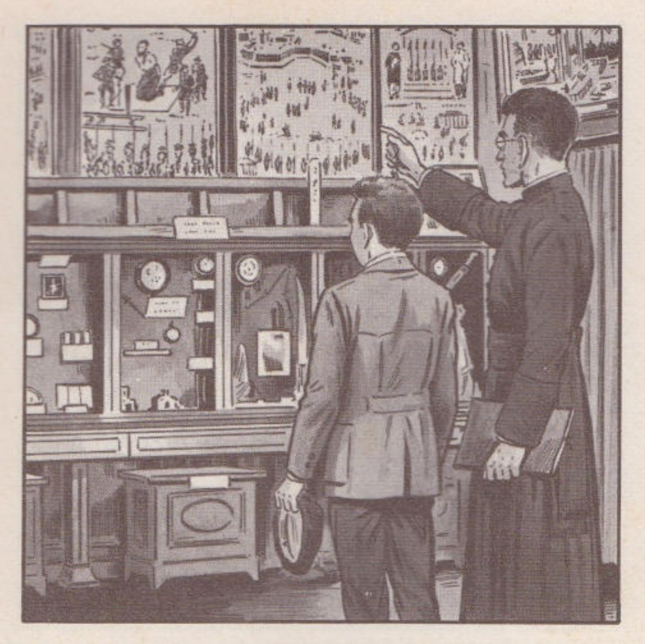
Le grand mérite de Théophane Vénard fut d'avoir vécu les deux, et l'un souvent est la récompense de l'autre.

« Le sang des martyrs est semence de chrétiens. » C'est par le témoignage de la sainteté aussi bien que par le sacrifice de sa vie que le missionnaire enracine des jeunes chrétientés.

Quand tu auras lu ces pages, tu prieras pour que se multiplient les vocations de saints missionnaires. Et pourquoi pas ? Pour que toi aussi, à l'exemple de Théophane Vénard, tu réalises joyeusement ce que le Seigneur attend de toi : le suivre avec amour jusqu'au bout et, s'il le faut un jour, jusqu'au martyre.

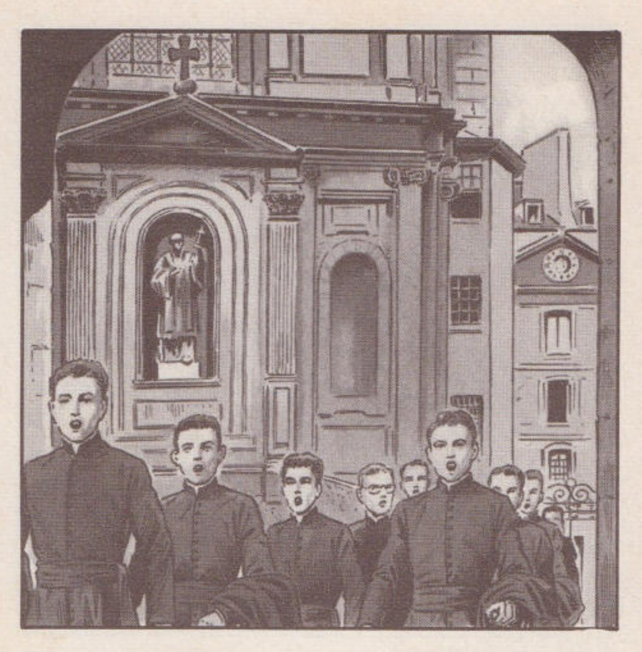
Gaston Courtois.

SOMMAIRE



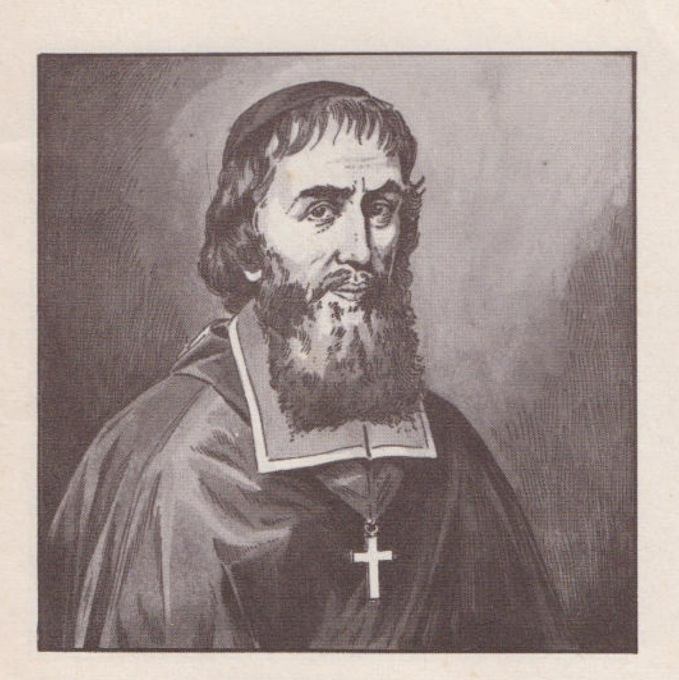
1 C'est une salle bien impressionnante! Sur les murs, ou dans les vitrines, on voit des armes, des couteaux, des chaînes, des tableaux représentant des scènes de torture qui font frémir.

Cependant plus d'un petit gars, en examinant tous ces souvenirs, a senti se lever en lui — ou s'accroître — le désir de faire comme ceux-là qui ont donné au Christ le plus grand témoignage : celui de leur sang et de leur vie.



2 On l'appelle « la salle des martyrs », et c'est au Séminaire des Missions Étrangères, rue du Bac à Paris, qu'elle se trouve.

C'est de là que, depuis trois cents ans, partent joyeux, en chantant, tant de jeunes hommes dont la seule ambition est de communiquer leur foi ardente, de faire connaître le Seigneur à ceux qui n'ont pas encore reçu « la bonne nouvelle » de l'Évangile et, si Dieu le permet, d'aller jusqu'au don total par le martyre.



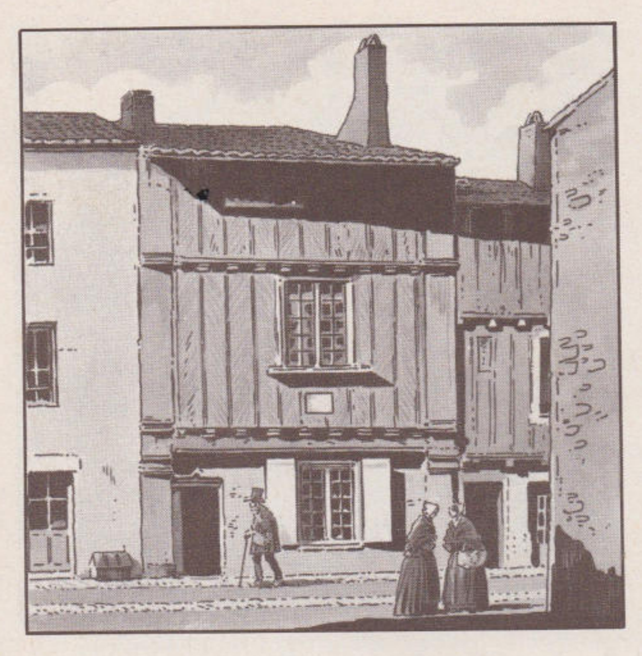
3 Nombreux déjà sont ceux qui ont réalisé ce programme jusqu'au bout. Car la Société des Missions Étrangères, fondée par Mgr Pallu au XVIIe siècle pour évangéliser les pays d'Extrême-Orient, est fière de compter dans ses rangs une belle armée de martyrs, dont seize ont été, par l'Église, déclarés bienheureux.

Parmi les « missions » confiées à ces vaillants apôtres, celles du Tonkin étaient, il y a un peu plus d'un siècle, les plus enviées, justement parce que les plus périlleuses.



4 Les « Annales de la Propagation de la Foi » racontaient leurs aventures prestigieuses, couronnées souvent par l'emprisonnement, les supplices, la mort.

Les têtes s'échauffaient, les cœurs battaient plus vite; chacun, à ces récits, réagissait selon sa nature : les uns s'épouvantaient, les autres — au contraire — souhaitaient d'imiter le courage de ces champions du Christ.



5 Au bourg de Saint-Loup-sur-Thouet, en Poitou, le jeune Théophane Vénard aime beaucoup ces lectures. Il est né le 21 novembre 1829, de parents profondément chrétiens.

Le nom de « Théophane », qui nous paraît singulier aujourd'hui, se donnait alors volontiers à cette époque dans la région. Sa signification est magnifique puisqu'il veut dire « manifestation de Dieu ». Mais nul ne se doute, en le prénommant ainsi, que le nom du nouveau-né sera le symbole de sa vie.



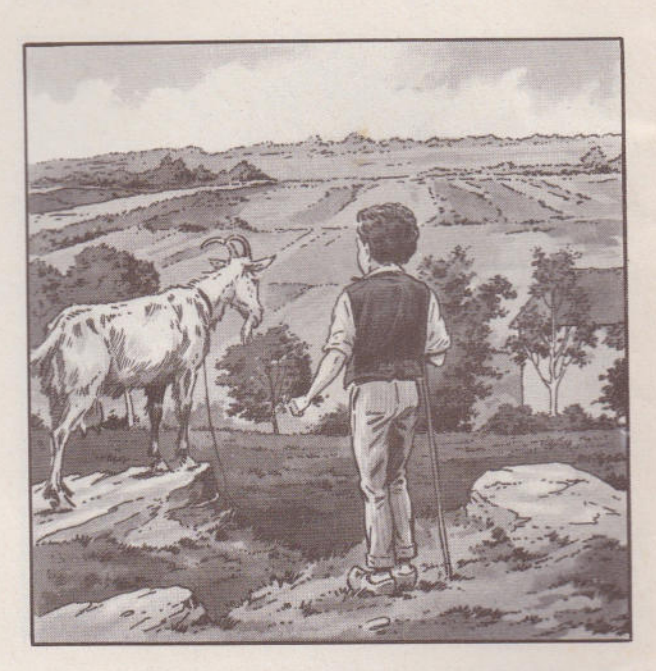
6 Jean Vénard, père de Théophane, est instituteur au bourg même. Sa mère, Marie, est une maman modèle, douce et bonne. Déjà, deux ans avant Théophane, une gentille Mélanie est venue réjouir le foyer. Deux autres garçons, Henri et Eusèbe, compléteront la famille dans les années suivantes.

M. Vénard fait la classe dans sa propre maison. Théophane, dès sa petite enfance, vient s'asseoir sur les bancs à côté des autres garçons du village.



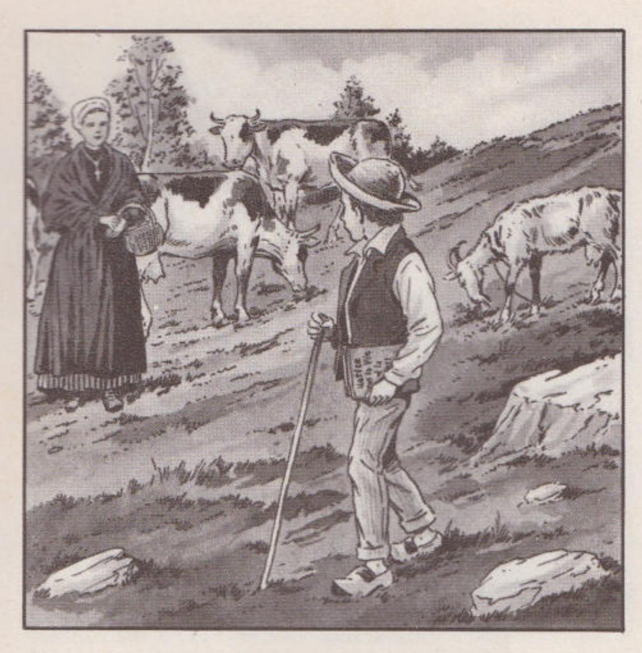
7 Il est de petite taille. Toute sa vie, il paraîtra plus jeune que son âge. A six ans, il étonne par son intelligence éveillée et le sérieux avec lequel il cherche à apprendre.

Derrière la maison, il y a un petit jardin où le garçon aide son père à entretenir plantes et fleurs. Mais un peu plus loin, en pleine campagne, la famille possède un champ, agréablement situé sur le coteau de Bel-Air et qui descend jusqu'au Thouet.



8 La rivière coule, claire et sinueuse, entre les trembles, dans un décor où tout est paix et harmonie.

Théophane y vient souvent, poussant la chèvre familiale. Il aime jouer sur les rochers qui dominent le pré — à moins que, aux jours chauds, il ne s'asseye, un livre en main, le regard souvent levé vers l'horizon lointain. Il lit volontiers tout haut, de sa voix appliquée d'écolier.



9 Ainsi Julie Bonnet, une grande jeune fille qui, dans le champ voisin, fait paître ses bêtes en tricotant, peut profiter de la lecture.

En ce jour de l'année 1839 — il n'a pas encore dix ans — Théophane a sous le bras une brochure missionnaire que lui a prêtée M. le Curé.

Julie se rapproche : tous les deux goûtent particulièrement les his.oires missionnaires. Et Théophane commence : « Notice sur la vie et la mort de Charles Cornay, prêtre du diocèse de Poitiers, décapité pour la foi au Tonkin ».



10 La belle histoire vraie se déroule, dans le silence coupé seulement des chants d'oiseaux et de la voix fluette du petit gars. C'est fini... Julie reste là, oubliant de manier les aiguilles. Théophane s'est tu un instant, profondément méditatif. Et soudain, sa voix s'élève de nouveau, ardente comme Julie ne l'a jamais entendue :

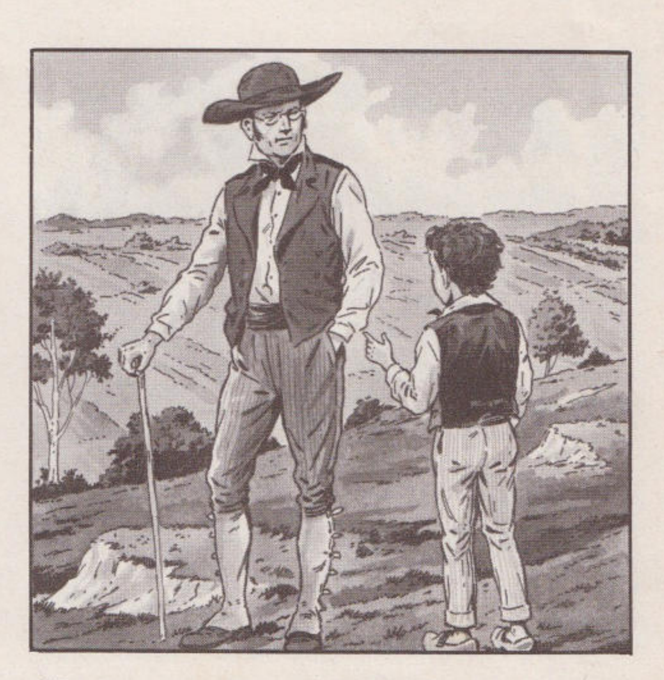
« Et moi aussi, je veux aller au Tonkin! Et moi aussi, je veux être martyr! »

La bergère en est toute remuée.



11 Depuis quelque temps déjà, Théophane entendait dans son cœur l'appel du Seigneur. Mais cette fois, l'invitation divine se fait plus précise : il ne s'agit plus seulement d'être prêtre dans son pays, mais de tout quitter pour s'en aller au loin, devenir missionnaire... et martyr.

C'est si net pour lui qu'il confie bientôt à son père son désir d'être prêtre. Mais il le fait délicatement, inquiet des frais qu'entraîneront les longues études qui mènent au sacerdoce.



12 Il traverse ce jour-là, avec M. Vénard, le champ de Bel-Air :

« Papa, demande soudain le petit bonhomme, combien le pré peut-il valoir?

— Je ne sais trop au juste... Mais pourquoi veux-tu le savoir?

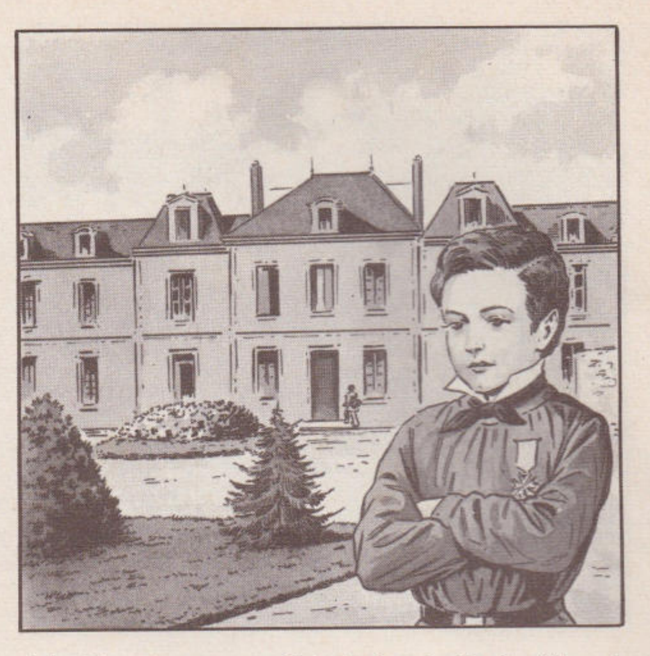
— Ah! si vous pouviez me le donner, ce serait ma part et je le vendrais pour payer mes études! »

M. Vénard rassure aussitôt son fils.



13 Il est trop bon chrétien pour ne pas se réjouir de la vocation de Théophane. Il estime que c'est un honneur pour son foyer. Quant aux études, il est prêt à faire les sacrifices nécessaires pour les assurer, sans vendre pour cela le pré de Bel-Air.

Mme Vénard donne son accord avec joie. Théophane ira donc, pour commencer, apprendre un peu de latin chez M. le Curé.



14 Bientôt, ce sera fini de la vie de famille, si chère au cœur du garçon. En octobre 1841, il lui faut quitter Saint-Loup pour le collège de Doué-la-Fontaine en Anjou. Il y restera six ans. Sa première lettre dit assez la délicatesse de son cœur et sa bonne volonté : « Chers parents, je m'empresse de vous écrire pour vous causer de la joie... Je fais tous mes efforts pour contenter M. Maslin et vous. J'ai été le premier cette semaine... »



15 Théophane se montre bon élève, et donne satisfaction à ses éducateurs. Il lui faut cependant lutter contre un tempérament trop vif, qui ne supporte pas facilement les heurts inévitables avec les camarades.

Deux ans après son entrée à Doué-la-Fontaine, les appréciations sont plus sévères. Comme tout garçon qui entre dans l'adolescence, Théophane a des hauts et des bas.



16 A la fin de sa cinquième (il a quatorze ans et demi) les blâmes compensent largement les éloges. Théophane est décidément trop emporté, se fâchant à la moindre contrariété.

Les vacances lui donnent l'occasion de réfléchir et de prendre des résolutions sérieuses. Il le fait si fortement que désormais, on n'entendra plus parler de ce défaut si souvent manifesté dans ses premières années de collège.



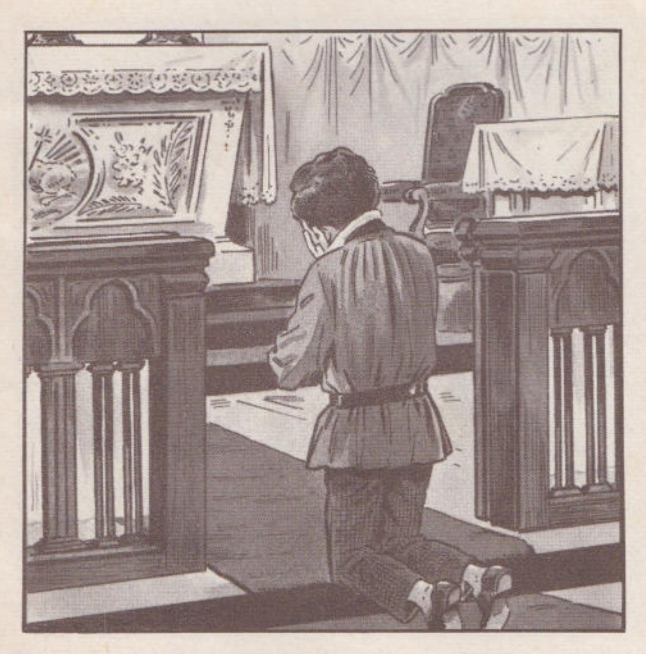
17 Il a compris qu'on n'obtient rien sans peine — et aussi sans la prière. Peu après son arrivée à Doué-la-Fontaine, il écrit à sa grande sœur Mélanie, qui restera jusqu'à sa mort sa plus chère confidente : « J'ai pris une résolution dont je veux te faire part. C'est de dire toutes les semaines mon chapelet... »

Pour recevoir Jésus dans l'Eucharistie, il a dû attendre longtemps, comme c'était la coutume à l'époque. C'est le 28 avril 1842 — à douze ans accomplis — qu'il a fait sa première communion.



18 « Je me le rappelle, dira plus tard un de ses professeurs en évoquant ce jour; il ne savait comment exprimer son bonheur. »

Le début de l'année 1843 lui apporte un grand chagrin par la maladie et la mort de sa mère. De santé délicate, Mme Vénard ne put survivre à la naissance d'un petit Joseph-Antoine, né à la fin de décembre et mort six jours après. La chère maman s'en alla à son tour vers son éternité, le 11 janvier 1843.



19 Le coup est terrible pour l'écolier. Courant à la chapelle, en larmes devant le tabernacle, il ne peut croire à son malheur.

Revenu à sa place dans la salle d'étude, il écrit longuement à son père, mêlant toute la peine de son âme à l'espoir que la chère maman « jouisse maintenant du bonheur dans le ciel ».

Mélanie, la grande sœur tant aimée, sera dès lors la « petite maman » du collégien.



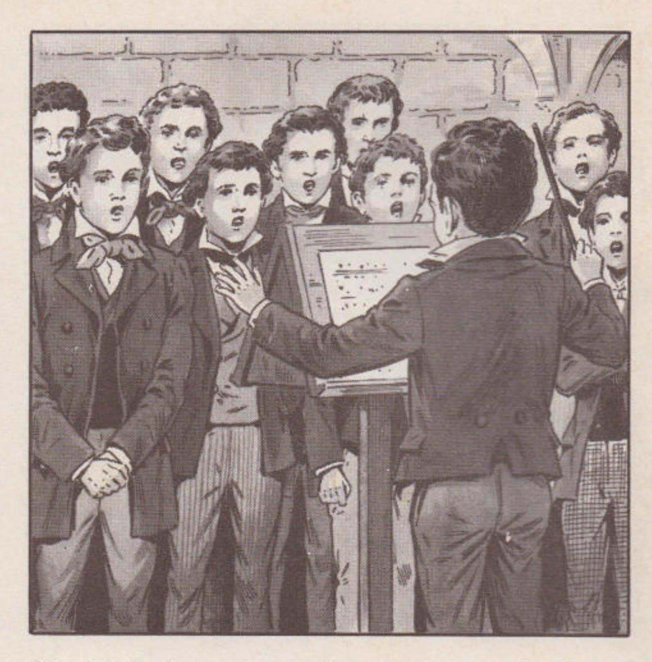
20 Mais très vite, tout en se laissant aimer et gâter, Théophane deviendra, bien que plus jeune, le conseiller de Mélanie. Il l'encouragera dans sa tâche un peu lourde de maîtresse de maison, lui fera des recommandations pour l'éducation des petits frères, la soutiendra sans cesse de sa chaude affection.

Comme il souffre d'être éloigné des siens! Ses lettres lui permettent d'épancher le trop-plein de tendresse dont son cœur déborde.



21 « Je ne passe pas un jour sans penser à toi, écrit-il à sa sœur.. Acquitte-toi de tous tes devoirs envers papa. Corrige Eusèbe, et dis-lui que s'il se conduit bien, je lui apporterai quelques petites choses qui lui feront plaisir... Quand est-ce donc que nous pourrons nous réunir sans plus nous séparer? »

Les mois passent malgré tout, ramenant tour à tour les vacances... et la rentrée.



22 Théophane travaille avec tant d'ardeur, qu'il peut sauter la quatrième tout en se maintenant en tête de classe.

Son année de seconde confirme ces succès. A force d'énergie, il a finalement maîtrisé tout à fait son tempérament bouillant.

De toute évidence, Théophane est doué pour tout. Il remplit les fonctions de sacristain, de maître de chapelle aussi car il est naturellement musicien.



23 Pourtant, il va traverser une crise douloureuse.

Son maître de rhétorique le prend en grippe. Il en souffre profondément, même s'il prend sur lui d'en rire avec « l'ami Paziot » auquel il écrit : « J'ai bien innocemment encouru la disgrâce de M. Hervieu. Je ressemble aujourd'hui (en classe s'entend) à ces grands de cour exilés, qu'un seul mot a bannis loin de leur souverain. »

La souffrance endurée, le peu de compréhension qu'il rencontre, le plongent bientôt dans un violent dégoût.



24 Il s'ennuie de plus en plus à Doué-la-Fontaine, en vient à douter de sa vocation, et Mélanie est la confidente de ses sentiments : « Vraiment, est-ce que j'aurais changé? lui écrit-il... Je me sens bien appelé... Mais il faut être pur, plus pur que les anges... C'est pourquoi j'hésite encore... Joins tes prières aux miennes... Oui, je m'ennuie, je m'ennuie d'une telle manière que je ne donnerais pas deux liards de moi... Pour moi, être à Saint-Loup, c'est tout... Écris-moi de longues, longues lettres... Ton pauvre frère. »



25 A ces plaintes douloureuses, Mélanie répond comme elle sait le faire. Le calme renaît dans l'âme tourmentée de Théophane. L'appel de Dieu redevient distinct. Sa confiance en Notre-Dame grandit.

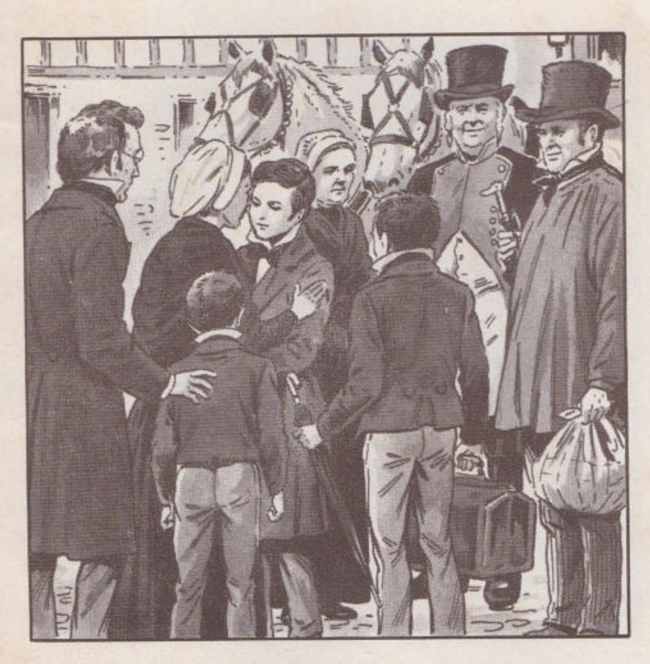
« Aujourd'hui 17 juin 1847, écrit-il à sa sœur, j'ai fait à Marie... la promesse sincère de dire, jusqu'à la fin de ma vie, mon chapelet tous les jours... »

La crise est passée. La marche vers le sacerdoce ne connaîtra plus d'hésitation.



26 A la rentrée de 1847 — Théophane n'a pas encore 18 ans — il est admis au petit séminaire de Montmorillon, où il va faire sa philosophie avant d'entrer au grand séminaire.

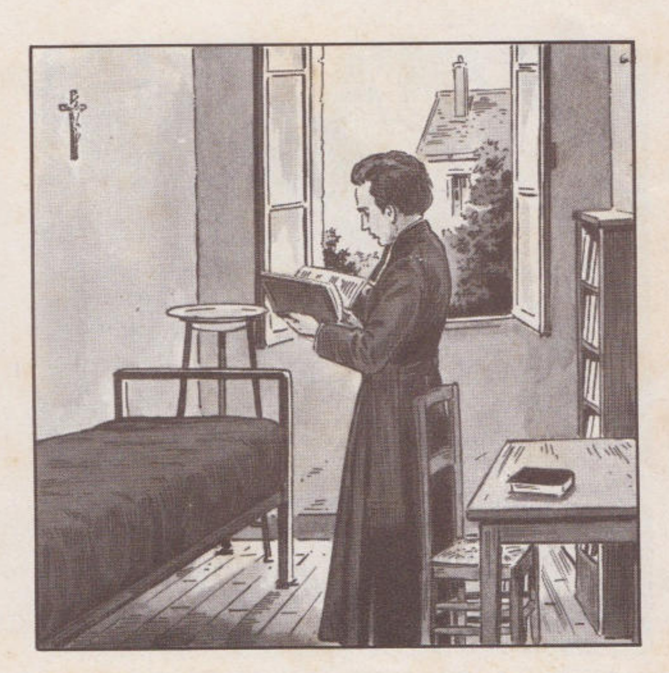
Il s'y trouve plus heureux qu'au collège et sa belle gaieté lui revient. Il mûrit aussi, pendant ces derniers mois qui l'acheminent vers la préparation immédiate au sacerdoce. « J'ai hâte d'aller servir mes frères, écrit-il à Mélanie... Toujours je reviens à une pensée unique : être prêtre. »



27 Pour deux grands mois de vacances, le voilà revenu à son cher Saint-Loup, goûtant plus que jamais la vie de famille.

Octobre arrive vite — amenant le départ pour Poitiers, où il entre au grand séminaire.

Cette fois, c'est l'épanouissement total, après les crises et hésitations des années de collège. Mélanie reçoit des lettres enthousiastes : « Le séminaire, c'est le paradis sur terre... Que l'on est heureux dans la maison du Seigneur!... J'y suis comme un poisson dans l'eau... »



28 Il décrit sa cellule, où chaque jour il prie, travaille, réfléchit longuement. Dans cette atmosphère favorable, l'intimité avec le Seigneur grandit, en même temps que l'appel à une vocation plus impérieuse — entendu dans son enfance sur le coteau de Bel-Air — retentit de nouveau dans son âme.

N'osant guère en parler qu'à mots couverts, il écrit cependant à son frère Eusèbe, qui lui aussi sera prêtre :



29 « Vois-tu, il y a toujours une pensée fondamentale qui est le mobile de toute la vie du séminaire... Pourquoi le séminaire? Le séminaire! Et après?... Oh! dans cette pensée, l'on baisse la tête, l'on s'adresse à Dieu pour avoir une réponse. Et l'on va selon qu'il a parlé. »

Il n'en dit pas plus, mais ceux qui le voient vivre constatent qu'il se prépare avec une générosité peu commune pour cette vie qui, il le sait, sera la sienne.



30 L'humilité, la modestie, la douceur, grandissent en lui à coups d'efforts répétés chaque jour. Il s'habitue à se contenter de peu, pour la nourriture comme pour le vêtement et les objets à son usage. Il s'oblige strictement pour ce qui lui semble indispensable : l'oraison, la visite au Saint-Sacrement, la lecture spirituelle, le chapelet quotidien comme il l'a promis. Il note souvent dans ses résolutions : humilité, simplicité, et précise que « les actions valent mieux que les paroles ».



31 « La vertu véritable doit passer inaperçue », écrit-il. L'un de ses confrères de séminaire dira plus tard qu' « une très grande simplicité d'allure et d'action » était la marque de Théophane, et un autre : « Sa vie, comme celle de la plupart des saints, bien que remplie de vertus admirables, est restée humble et cachée. Il gardait soigneusement pour lui-même ce qui faisait l'objet de ses plus chers désirs ».

Le 23 décembre 1849, Théophane reçoit la première tonsure.



32 « J'ai dit un adieu éternel au monde, écrit-il à Mélanie... Dieu s'est fait la part de mon héritage, et, après Dieu, qu'y a-t-il à envier? »

Cette première étape vers le sacerdoce décuple sa joie. « Ne va pas te figurer, dit-il à son jeune frère Eusèbe, que la piété doive être austère et froncer toujours les sourcils. Au contraire, la piété... doit être douce, prévenante et gaie avant tout... »

M. Vénard vieillit doucement. Théophane l'entoure d'affection et de prière :



33 « Dieu m'a donné un bon et tendre père dont l'amour m'est plus précieux que tous les trésors du monde. Oh! de ce trésor-là je suis avare. Je me dis : gardons-le, gardons-le bien. Et puis, avec confiance, je m'adresse à Dieu : Seigneur, vous êtes le maître de la vie et de la mort, gardez-nous notre très cher père... »

Mélanie, qui depuis longtemps aspire à la vie religieuse, est retenue à Saint-Loup par son devoir filial. Théophane la réconforte :



34 « Garde-toi bien de tomber dans le découragement; la devise de l'âme chrétienne est l'espérance, l'espérance toujours, l'espérance quand même... Sois généreuse en tout... bannis de ton cœur tout trouble, toute préoccupation... »

Resté d'une taille au-dessous de la moyenne, le « petit Abbé Vénard » paraît beaucoup plus jeune que les autres. Mais ses supérieurs ont déjà pris la mesure de son âme et le tiennent en haute estime.



35 Aussi ne sont-ils nullement étonnés lorsqu'après deux ans de grand séminaire, Théophane parle de sa vocation missionnaire.

Il est plus difficile de la révéler à la famille. Mélanie a deviné peu à peu, dans les lettres du séminariste, le grand secret dont, maintenant, ils s'entretiennent à mots couverts. Mais le papa ne se doute de rien. Il pense — et c'est bien légitime — au jour où son grand, devenu prêtre, sera vicaire ici ou là dans le diocèse... ou même, pourquoi pas? à Saint-Loup.



36 Les grandes vacances de 1850 se terminent. Théophane repart pour Poitiers. Bientôt, il saura s'il est admis au sous-diaconat pour les ordinations de décembre. Alors, il pourra demander son admission au Séminaire des Missions Étrangères.

Le 2 décembre, le jeune abbé est en mesure d'annoncer la bonne nouvelle à son père. « Oui, je serai sous-diacre le 21 décembre ». Et doucement, au cours de la lettre, il lui laisse deviner la vérité :



37 « N'est-ce pas que vous consentez de tout cœur à me donner à Dieu, à me donner sans aucune réserve, à faire abandon complet de votre Théophane? Oui, je le sais, car, en mon père, avec le cœur du père est le cœur du chrétien... Vous viendrez vous-même offrir votre enfant à Celui qui vous l'a donné. Vous viendrez le bénir, en votre nom d'abord, puis au nom de celle que nous n'avons plus avec nous ici-bas, mais qui, sans aucun doute, du haut du ciel, priera pour nous tous : ma mère. »



38 M. Vénard est obligé de comprendre que son fils regarde plus loin que le diocèse, plus loin que la patrie. Le 21 décembre, il a lui-même, comme le lui écrira Théophane quelques jours plus tard, « présenté la victime au Seigneur ». Il lui faut maintenant aller jusqu'au bout du sacrifice. Son cœur est brisé, mais il accepte : « Je ne veux pas chercher à te détourner des grandes résolutions que tu as prises... Que rien ne te retienne, pas même l'idée de laisser un père affligé... Tu me demandes mon consentement, je te le donne sans restriction... »



39 On voit que Théophane a de qui tenir en fait de courage et de fidélité à Dieu.

Les choses vont vite désormais. En quelques jours, l'acceptation de la Société des Missions Étrangères arrive de Paris, l'évêque de Poitiers donne son accord, et le départ est décidé.

C'est le 15 février 1851 que le jeune sous-diacre quitte le grand séminaire. Ses camarades sont stupéfaits quand ils apprennent sa destination — car il a bien gardé son secret.



40 A Saint-Loup, on est prévenu et on l'attend... pour la dernière réunion de famille avant l'adieu.

Père et fils tombent dans les bras l'un de l'autre, incapables de prononcer une parole. Deux semaines vont s'écouler dans la chaude atmosphère de la maison, à la fois douces et pénibles pour chacun. Puis le dernier jour arrive. Ce soir-là, Théophane et Mélanie prolongent leurs entretiens fort avant dans la nuit, cette nuit qui est, ils le savent tous deux, « leur dernière entrevue sur terre ».

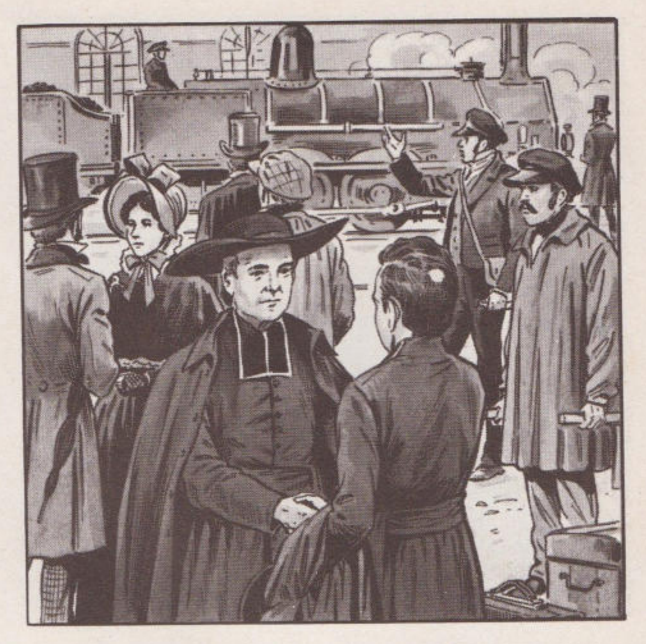


41 Dès le matin, toute la famille — à laquelle se sont joints amis et voisins — se retrouve à l'église paroissiale pour participer au Saint Sacrifice de la messe. Et c'est le départ, après un dernier repas en commun.

« Mon père, voulez-vous bénir votre fils?

— Mon cher enfant, reçois la bénédiction de ton père qui te sacrifie au Seigneur; sois béni à jamais au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Adieu, adieu, nous nous reverrons au ciel! »



42 La voiture s'ébranle. Théophane peut enfin laisser couler ses larmes! A Poitiers, il prend le train pour Paris. Comme son confesseur, M. l'Abbé Baudry, ne peut s'empêcher de lui dire au moment de le quitter : « Vous, vous serez évêque! », il le regarde, stupéfait. « Moi, évêque! » Puis, aussitôt, en riant :

« Oh! non, proteste-t-il, je préfère ceci! » Et il se passe le doigt sur le cou, montrant que l'idée du martyre est toujours présente à son esprit.



43 Voici enfin Paris et le Séminaire des Missions Étrangères. Théophane s'y sent tout de suite à l'aise. Le silence des corridors et du grand jardin — oasis de verdure et de calme en plein Paris —, la formation sérieuse et tout orientée vers ce qui sera la vie du missionnaire, l'ambiance particulière créée par les souvenirs de tous ceux qui ont déjà donné leur vie, ou qui sont revenus rue du Bac après avoir subi des tortures et frôlé la mort, tout concourt à justifier la parole d'un cardinal qui a appelé ce séminaire « l'École polytechnique du martyre ».



44 « Nous vivons très heureux, écrit Théophane à sa marraine. Jamais je n'ai rencontré ailleurs plus de fusion entre les cœurs et les caractères pourtant si différents... la charité purifie tout, c'est un ciment qui joint les éléments les plus opposés. »

Notre apprenti missionnaire avait déjà, on le sait, fait d'étonnants progrès et acquis une véritable maîtrise de soi. Rue du Bac, on peut dire qu'il brûle les étapes sur la route de la sainteté.



45 Sa vie spirituelle s'approfondit, son union à Dieu grandit. Sa dévotion filiale envers la Sainte Vierge devient plus rayonnante. On en trouve l'écho dans ses lettres :

« Je suis un enfant gâté de la Sainte Vierge. Elle est une mère pour moi... »

Il conseille de loin son frère Eusèbe : « Chasse loin de toi l'ennui. Il faut t'accoutumer de bonne heure à vivre dans les contrariétés... Tu ne trouveras nulle part la perfection... Les meilleurs ont leurs travers... »



46 Ne dirait-on pas d'un philosophe mûri par une longue vie? Théophane n'a pourtant que vingt et un ans, et il le montre quand il s'agit de se détendre. Quelles bonnes parties de boules il fait avec ses confrères! Quel entrain dans les jeux organisés au bois de Meudon!

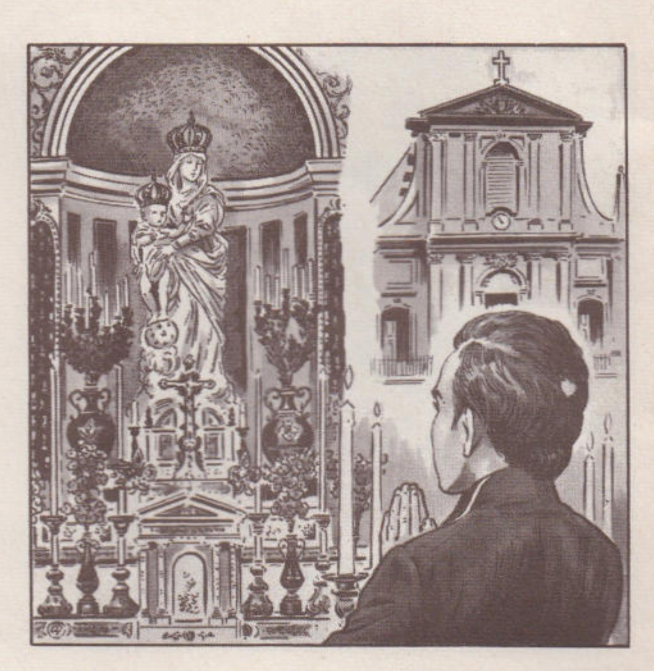
Toute sa vie, il gardera cette joyeuse simplicité qui est l'un des signes les plus authentiques de la sainteté. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui lira plus tard dans son carmel la vie de Théophane, ne s'y trompera pas :



47 « C'est une âme qui me plaît, dira-t-elle... il était gai toujours. »

Théophane et Thérèse, ce sont en effet deux saints faits pour se comprendre, étant allé chacun jusqu'au bout des exigences de l'amour de Dieu — tout en restant dans une simplicité qui nous les fait très proches et donne envie de leur ressembler et de les suivre.

Les supérieurs de la rue du Bac se sont vite rendus compte de la valeur du jeune aspirant.



48 « Nous avons confiance, écrivent-ils à son évêque... que Dieu le destine à faire le plus grand bien dans les missions. »

Le 20 décembre 1851, il reçoit le diaconat dont il va, dès le lendemain « faire hommage à Notre-Dame des Victoires » en son église parisienne où elle a écouté tant de prières et obtenu tant de grâces.

Maintenant, il se prépare en vue de l'ordination définitive qui fera de lui le prêtre du Seigneur.



49 Il étudie beaucoup. « Je voudrais connaître la physique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la géologie, etc. etc., et toutes sortes de métiers. Il faudrait que tous les missionnaires fussent des saints d'abord, des savants ensuite. »

Sacristain, chantre, organiste, Théophane ne refuse aucun service... Même pas celui de balayeur, qu'il sollicite lui-même du Supérieur pour soulager un peu les employés du séminaire.



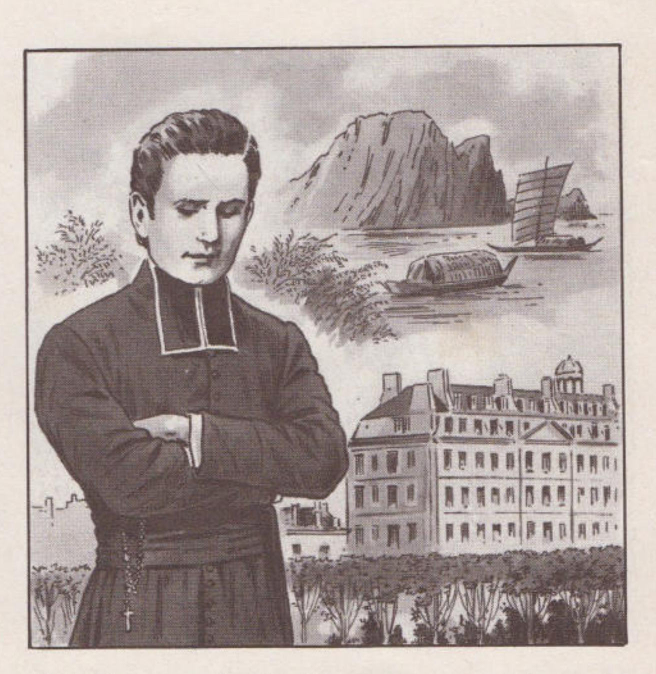
50 Il y a un siècle, on conférait la prêtrise un peu plus tôt qu'aujourd'hui. Le 26 avril 1852, une courte lettre part pour Saint-Loup : « Une pareille nouvelle ne peut souffrir un jour de retard : Je serai prêtre à la Trinité!... »

Mais soudain, Théophane tombe malade en même temps qu'un autre diacre : c'est une paratyphoïde, maladie bien inquiétante. Une fervente neuvaine est décidée. Le danger est bientôt conjuré.



51 Encore bien faible, le jeune diacre entre en retraite et, le 5 juin, il devient prêtre pour l'éternité. Le calice de sa première messe a été fait avec les coupes d'argent et bijoux de sa famille, fondus pour la circonstance. Mais personne n'est venu de Saint-Loup : le sacrifice a été consommé une fois pour toutes.

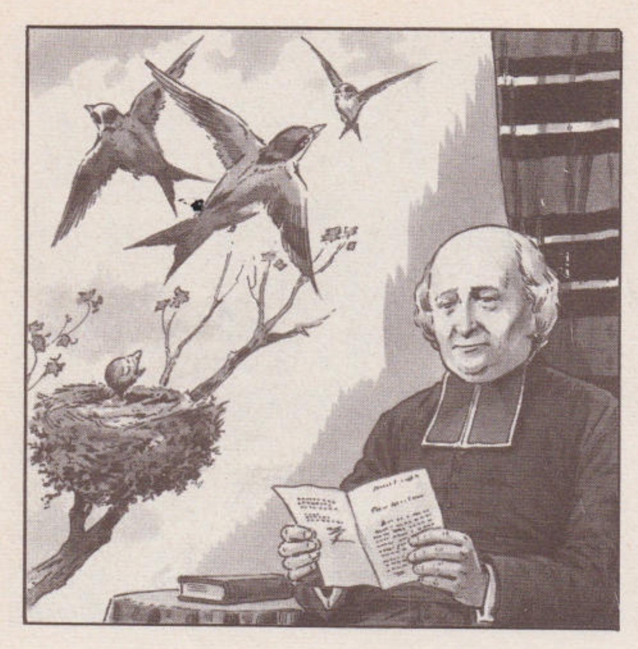
Maintenant qu'il est prêtre, Théophane n'aspire plus qu'au départ. On lui annonce que celui-ci est tout proche sans toutefois lui préciser de destination.



52 C'est vers le Tonkin que vont toujours ses désirs :

« La mission du Tonkin est la mission enviée vu qu'elle offre le moyen le plus court d'aller au ciel... Oh! si un jour, moi aussi, je devais être appelé à fournir de mon sang un témoignage de la foi! »

Le 20 août, six missionnaires s'en vont vers les terres lointaines. Le tour de Théophane n'est pas encore venu. Un autre groupe se prépare; on lui dit qu'il n'en fera pas partie : sa santé n'est pas assez raffermie.



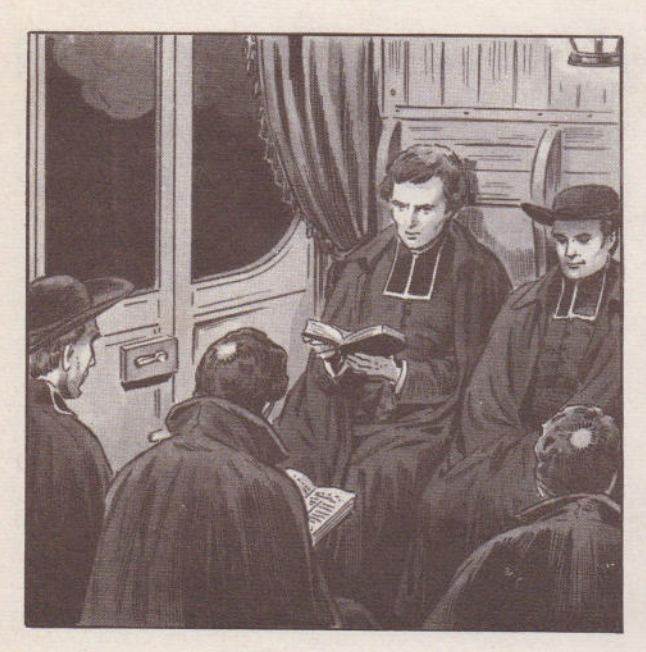
53 Grande est sa peine : « C'est dur pour le petit, écrit-il au bon curé de Saint-Loup, de voir ses frères, joyeux oiseaux, prendre la grande volée, et de demeurer, lui, au nid, à attendre que poussent ses ailes ! »

Soudain, le voici désigné à la place d'un des partants prévus, retenu en France.

« Je m'en vais donc, mes bien-aimés, écrit-il, je vais vous quitter, vous dire adieu pour toujours, jusqu'à notre réunion en la patrie du ciel ! Nous nous embarquons à Anvers. Je vais en Chine. »



54 La cérémonie du départ est fixée au 16 septembre. Groupée d'abord au jardin, devant la statue de Marie, Reine des Martyrs, la communauté gagne la chapelle, où l'attend une foule émue. Aux accents du « chant du départ des missionnaires » composé spécialement pour cette circonstance, les assistants, à commencer par les supérieurs du séminaire, viennent tour à tour s'agenouiller devant les partants, alignés face au peuple sur la marche de l'autel, et baisent leurs pieds en signe de vénération.



55 Le 19, après sa dernière messe célébrée en France, Théophane écrit encore aux siens — une lettre pour chacun. Et le soir, avec ses quatre confrères, il quitte la rue du Bac pour toujours. Seuls dans un compartiment du train qui les emporte vers Anvers, les missionnaires prient ensemble. Ils pensent aussi. Ils souffrent certes, de la douloureuse séparation — mais le bonheur de s'en aller là où le Christ les attend pour se faire connaître par eux, est plus fort que tout autre sentiment.



56 Les voilà à Anvers, où ils visitent le « Philotaxe », qui les mènera à leur destination. C'est un beau voilier de 600 tonneaux qui a déjà fait maintes traversées. Son équipage comprend dix-sept hommes, sous le commandement du capitaine de Ruyter, « doyen des capitaines d'Anvers ». Il porte quatre canons pour se défendre s'il y a lieu, car les mers orientales ne sont guère sûres à cette époque.

Toutes voiles déployées, le jeudi 23 septembre au matin, le « Philotaxe » quitte le port après l'avoir salué de neuf coups de canon.



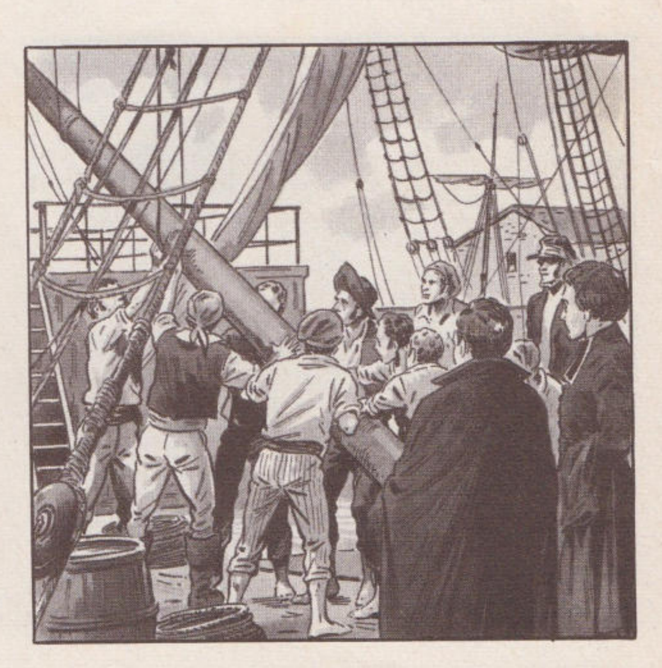
57 La grande aventure est commencée. Le bateau semble glisser sur les longues vagues, à petite allure d'ailleurs car le vent est faible. Mais à la hauteur de Calais, la houle devient puissante, la tempête se déchaîne. Le « Philotaxe » tient bon, mais Théophane est malade « à rendre l'âme ». Le navire a souffert aussi de cette brusque attaque; aussi le capitaine juge-t-il prudent de relâcher à Plymouth pour réparer. Cela demandera plusieurs jours.



58 Les voyageurs en profitent pour marcher un peu dans la campagne anglaise — et aussi pour écrire. Une grande lettre part de Plymouth pour Mélanie. Théophane pense sans cesse à ceux qu'il a quittés : « Vous êtes tous réunis, et moi je suis seul, seul avec vous, mon Dieu, tout seul désormais... Ce n'est pas mal d'aimer son père, sa sœur, ses frères, de souffrir d'en être séparé... Vous êtes la moitié de ma vie et je ressens vivement la séparation... »



59 « Sursum corda, en haut les cœurs!... Montons, montons à tire d'aile... Il faut travailler, nous avons notre tâche. Sois patiente, sois douce, sois aimante. Je vais aussi à mon chantier. Prie pour ton frère... prie pour ceux avec lesquels je serai, prie pour les familles et les peuples. Fais ta prière universelle; c'est là la fraternité et la communion des saints... Je mets ma main dans ta main. Adieu! tu entends bien! A Dieu. Ton frère. »



60 L'escale à Plymouth dure presque dix jours, car il faut changer le mât d'artimon que la tempête a fendu sur une grande longueur. Enfin le 10 octobre, par une forte brise, le « Philotaxe » reprend la mer et s'éloigne des côtes à bonne allure.

L'itinéraire est fort long à cette époque : le canal de Suez n'existe pas; il faut contourner tout le continent africain, ce qui, avec un voilier, demande du temps et réserve bien des surprises.



61 Tantôt en effet, le bateau file rapidement sous la brise; tantôt, lorsque le vent tombe ou change de direction, il semble presque immobile... quand il ne s'éloigne pas de sa route. C'est ainsi que le « Philotaxe », fortement poussé vers l'Amérique, croit un moment devoir aborder au Brésil. Heureusement, le vent tourne et le ramène vers l'Afrique. Quand il passe au large du cap de Bonne-Espérance, il y a plus de trois mois qu'il navigue.



62 C'est maintenant l'Océan Indien, et déjà Théophane se croit presque arrivé. Il y a cependant encore au moins deux mille lieues. Noël et le Nouvel An se passent en mer, le plus pieusement et joyeusement possible.

La terre apparaît enfin, mais c'est encore l'Océanie : l'île d'Engano, et peu après Sumatra, puis Java, où le navire s'arrête un moment pour permettre quelques échanges de denrées avec les habitants.



63 Théophane sent son cœur de missionnaire battre plus fort à la vue de ces hommes d'un autre continent. C'est pour eux — ou leurs frères chinois et tonkinois — qu'il vient de si loin!

Le « Philotaxe » entre enfin dans la mer de Chine. On croise une jonque, si curieuse avec ses voiles de paille tressée. Singapour est proche; on apercevra bientôt des navires au mouillage, et même, dépassant arbres et maisons... le clocher d'une église!



64 Il faut quitter le « Philotaxe ». Le capitaine ne peut s'empêcher de pleurer en débarquant ses jeunes passagers sur une terre où il sait qu'ils seront à tout instant en danger de mort. Il salue ces vaillants avec respect. Mais eux ne songent qu'à la mission qui les attend. C'est pour elle qu'ils sont venus, pour elle qu'ils ont quitté tout ce qu'ils ont de plus cher, et jusqu'à leur pays. Il y a de cela cent quarante-quatre jours.





65 Singapour, pour être déjà l'Asie, n'est pas encore la Chine. Mais les Chinois y sont nombreux et Théophane, dans les deux semaines qu'il passera à la résidence des missionnaires, s'intéressera longuement à eux. Il les trouve sympathiques.

Il déplore l'attitude de certains Européens qui « se sont placés au-dessus des Asiatiques... et les ont méprisés, ce qui a mis antipathie entre eux et l'Europe, ce qui a empêché et empêche encore leur conversion. »

66 Le 1er mars, avec deux autres Pères, Théophane reprend la mer, cette fois sur un navire anglais. Les courants obligent le voilier à naviguer en zigzag. Enfin, la côte chinoise apparaît à l'horizon et, en promontoire, l'île de Hong-Kong, où les missionnaires accostent bientôt.

Ils cherchent la résidence, où ils sont reçus à bras ouverts, mais où Théophane ne trouve pas le courrier de France qu'il espérait tant. Il en souffre beaucoup.





67 Il ne sait pas davantage où il sera nommé. N'importe! Puisqu'on lui a dit que c'est en Chine, il se met aussitôt à apprendre le chinois, langue difficile entre toutes puisqu'elle comprend 40 000 caractères qui s'écrivent au pinceau. Heureusement, il n'est pas indispensable de les connaître tous. C'est un travail pénible, auquel il s'applique de toute sa volonté — jusqu'à en tomber malade.

Le climat, la chaleur l'anémient profondément. On l'oblige à se reposer.

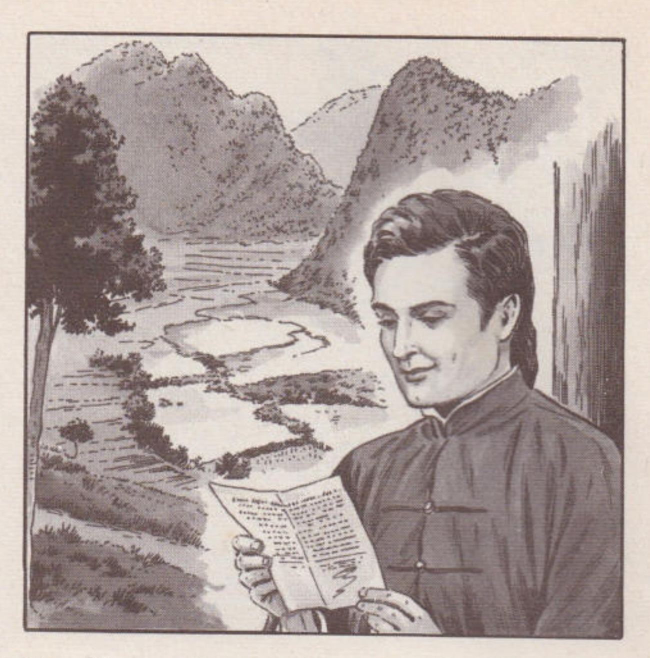
68 Tout le monde l'aime, ce « petit Père Vénard », comme on l'appelle familièrement. Il a toujours l'air si jeune, et plus encore dans le costume chinois adopté par les missionnaires!

L'ambiance est cordiale à la résidence, où l'on vit comme des frères très unis; mais le souci de l'évangélisation tenaille tous ces apôtres du Christ. La Chine est là, en face, en plein chaos révolutionnaire. Et les âmes, sans même le savoir, attendent l'Évangile.



69 C'est la pensée constante de Théophane, qui écrit à son ami le Père Dallet : « Il faudra bien... que la mère Chine et ses filles de Corée, du Japon, de la Cochinchine... courbent le genou devant le Christ... »

Toutefois il ne se fait aucune illusion sur les difficultés de la tâche : « La charge des missions me semble lourde, maintenant que je la vois de plus près... J'espère qu'au moment où il faudra aller, la force de Dieu aidera ma faiblesse, et la lumière de sa grâce mon inexpérience. »



70 Alors qu'il se prépare pour la Chine, une lettre arrive de Paris, disant à Théophane : « On vous donne le Tonkin ».

C'est pour lui une joie inexprimable, la réalisation de son rêve d'enfant. Il ne sait comment remercier ses supérieurs. « Le Tonkin, je l'aime comme la part d'héritage que le Père de famille me donne à cultiver; je l'aime parce que c'est la mission belle entre toutes... le diamant de l'Asie, comme chante un poète du terroir. »



71 Bien vite, la bonne nouvelle part pour Saint-Loup : « J'ai vu la Chine de loin... il me faut diriger ma barque vers un autre rivage... j'ai reçu ma feuille de route pour le Tonkin... Je vais dans la partie qu'on appelle le Tonkin occidental. C'est là que le Vénérable Charles Cornay a été martyrisé... C'est dans le pays annamite, où la persécution est la plus active : la tête de chaque missionnaire est mise à prix, et quand on peut en saisir un, on le décapite sans façon. »



72 Et, puisque c'est à Eusèbe qu'il écrit, il ajoute malicieusement :

« Dis donc à l'ami Paziot que je vais au Tonkin et qu'il ait à me préparer une châsse pour mes futures reliques. »

« Je suis heureux au-delà de toute expression; mon cœur est libre et léger comme un oiseau... La mission où je suis envoyé, c'est la terre des martyrs... Chaque année les produit, comme le printemps ses fleurs et l'automne ses fruits. »



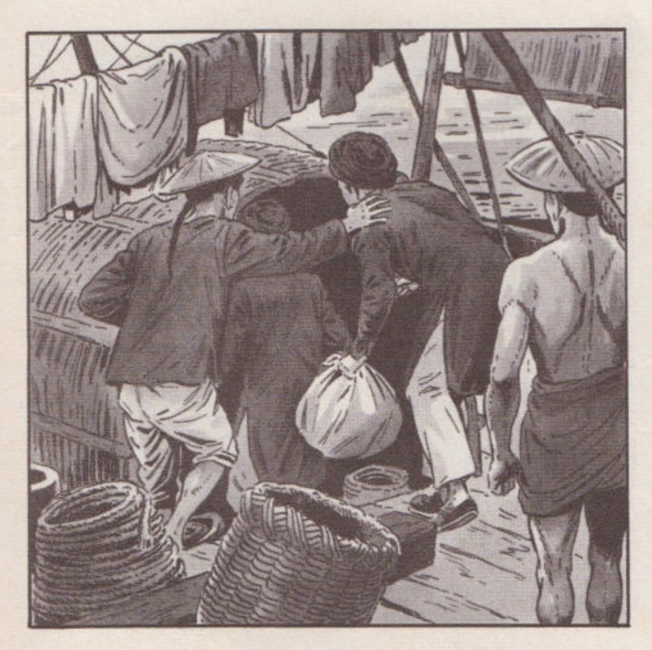
73 Cette mission du Tonkin occidental est alors en plein épanouissement. Sous la direction d'un évêque qui fut un grand apôtre, Mgr Retord, elle compte 180 000 chrétiens, 80 prêtres annamites et 1 200 catéchistes, tandis que 300 séminaristes se préparent au sacerdoce. Les prêtres des Missions Étrangères y sont au nombre de six; Théophane sera le septième.

Il se met aussitôt à étudier la langue annamite, et trouve que « c'est une rude besogne ».



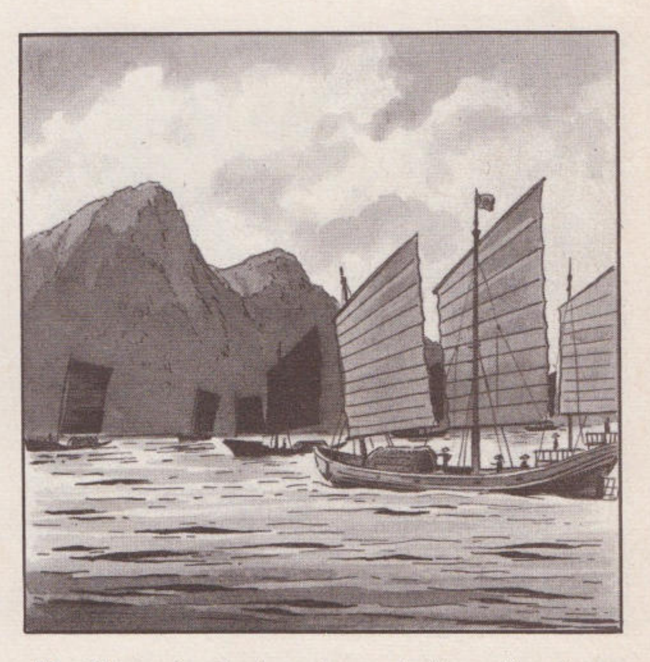
74 Quand le moment du départ est arrivé, Théophane change une fois encore de costume : sur le large pantalon clair, il endosse une tunique blanche, puis une autre de soie noire, plus longue que la première et fermée sur le côté droit par les cinq boutons rituels.

Il enferme ses cheveux — qu'il n'a plus fait couper depuis son arrivée en Asie — dans une large bande de tissu noir ramenée en turban jusque sur le front.



75 Le voilà devenu Annamite, au moins quant à l'allure, car son teint pâle reste celui d'un Européen.

Le 26 mai, avec un autre Père, il s'embarque pour Macao, où il attendra l'occasion de passer au Tonkin. C'est le 2 juin au soir qu'elle se présentera, une jonque chinoise ayant accepté de les prendre à bord pour les déposer sur la terre interdite. On dissimule les missionnaires « dans un petit réduit où ils ne peuvent demeurer qu'assis ou couchés... »



76 Et après plusieurs jours de faux départs — pour tromper les pirates — la jonque, au milieu d'une imposante flottille chinoise, cingle vers le sud. Après une escale à Kouang-Tchéou, on dépasse Haïnan; et bientôt, dans la brume, une rive apparaît, dominée par des masses imposantes de « grandes montagnes entassées jusqu'au ciel », comme l'écrira Théophane.

Le jeune missionnaire a de la peine à contenir sa joie. C'est le Tonkin!

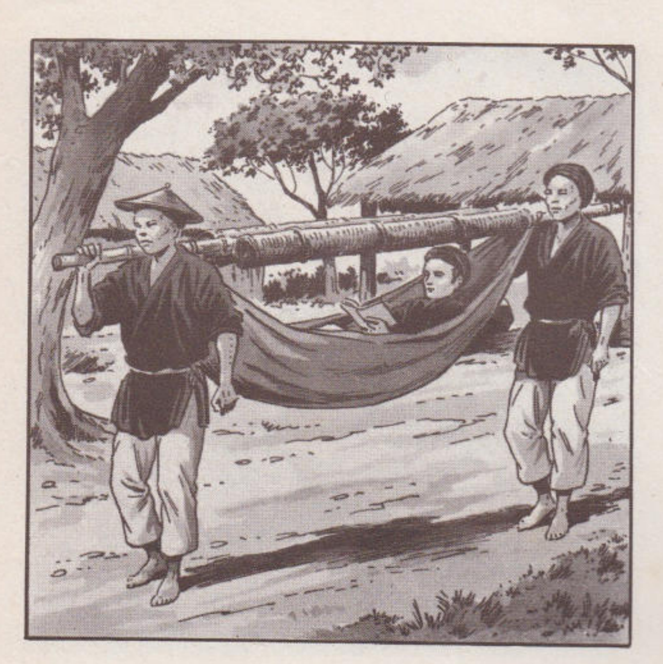


77 La jonque s'engage sur le Fleuve Rouge, dont les bras multiples arrosent et fertilisent les plaines côtières. Elle vogue désormais en royaume interdit : « Les prêtres européens doivent être jetés dans les abîmes de la mer ou des fleuves... les prêtres annamites, coupés par le milieu du corps... » Ainsi s'exprime l'édit de Tu-Duc, empereur d'Annam, publié en 1851 et toujours en vigueur, bien que la persécution soit alors un peu ralentie.



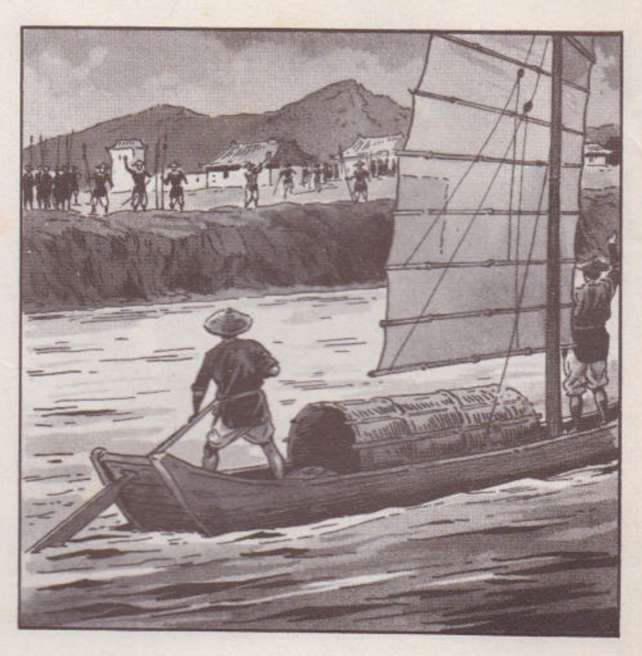
78 Le bateau aborde enfin à Cua-Cam, où le capitaine fait de la contrebande. Mais une malencontreuse inspection oblige les missionnaires à se dissimuler dans une soupente, retenant leur respiration.

Dès que le mandarin et son escorte sont repartis à terre, les deux Pères quittent rapidement la jonque, pris en charge par des catéchistes qui, sur une barque légère, les conduisent à la résidence de l'évêque du lieu : c'est un Dominicain espagnol, Mgr Hermozilla.



79 Au grand étonnement de Théophane, la « cathédrale » de Mgr Hermozilla ne comporte qu'un toit de paille posé sur des piliers de bois; son « palais épiscopal » est une cabane en terre battue couverte de paille. Mais la bonne humeur règne au milieu de ce dénuement.

Le voyage va se poursuivre « en filet », c'est-à-dire que les voyageurs s'étendent dans une sorte de hamac attaché à un long bambou que les porteurs mettent sur leur épaule.



80 Deux nattes peuvent être déroulées sur les côtés, protégeant des regards indiscrets celui qu'on transporte. Non sans alerte, une bonne distance est ainsi parcourue, jusqu'à ce qu'une nouvelle barque prenne les missionnaires à son bord. Navigation plus que périlleuse : « Nous dûmes passer, raconte Théophane, devant un poste de 400 soldats... nous fûmes interpellés; les gens de notre barque répondirent qu'ils conduisaient un mandarin. On ne les crut pas... nous entendîmes sonner la corne d'alarme... »





81 C'était la nuit, heureusement, et la barque qui se mit à la poursuite du bateau clandestin ne put le rattraper.

A trois heures du matin, ils arrivent enfin à Vinh-Tri, centre du Vicariat du Tonkin occidental. Mgr Retord est là, qui les attend depuis longtemps. Théophane, pleurant de joie, se jette dans ses bras. Sa vraie vie de missionnaire va commencer. C'est le 13 juillet 1854; il y a presque vingt-deux mois qu'il a quitté Paris.

82 Vinh-Tri, village entièrement chrétien depuis le XVIIIe siècle, est l'âme d'où rayonne sur toute la province une vie spirituelle intense. Au moment où le Père Vénard y arrive, la religion et l'apostolat y sont pratiqués au grand jour, grâce à la bienveillance du gouverneur, le vice-roi Hung.

Ce gouverneur — qui est le propre beau-frère de Tu-Duc — a été en effet guéri d'une dangereuse maladie des yeux par un jeune séminariste tonkinois, Paul Tinh.





83 Il lui en a gardé reconnaissance et s'est fait, dans sa province, le protecteur des chrétiens. C'est ainsi qu'un petit séminaire peut fonctionner sous la dénomination de « Collège destiné à l'étude des belles-lettres », et que diverses autres institutions vivent et se développent sans être inquiétées.

Mgr Retord d'ailleurs, par ses hautes qualités, a conquis le respect d'un grand nombre de mandarins subalternes.

84 Arrivé au Tonkin dans une époque d'intense persécution, il a vécu pendant des mois dans des cachettes étroites où il pouvait à peine respirer, sans jamais perdre son optimisme ni sa bonne humeur. Devenu évêque, il a donné un élan irrésistible à l'évangélisation de son diocèse.

Il a pourtant vu, l'un après l'autre, ses prêtres mourir de misère ou sous la torture, sans qu'il ait été pris lui-même... à son grand regret : « Je suis triste de ne pas être de la partie », écrit-il.



85 Il se rend vite compte de la valeur du « petit Père Vénard ». L'entrain du nouveau venu, qui a toujours le rire ou la chanson aux lèvres, cadre si bien avec sa propre mentalité, exprimée dans sa devise habituelle : « Vive la joie quand même ! »

Théophane s'épanouit et se détend, après les fatigues et alarmes du voyage, dans cette ambiance fraternelle et si pleinement apostolique. Il retrouve à Vinh-Tri son cher ami le Père Theurel, qui plus tard deviendra son évêque.



86 Il lui faut maintenant apprendre sérieusement la langue du pays. On l'envoie à cette fin en plein milieu indigène, dans une école tenue par des catéchistes, à Ké-Doan. Il y travaille avec tant de volonté tenace qu'il peut bientôt se faire comprendre et prêcher en annamite.

Mais une épidémie se déclare, qui met sa vie en danger. On réussit à le tirer de là, et pour le faire changer d'air, on le transporte dans une autre résidence, le remettant aux soins d'un prêtre annamite.



87 Les chrétiens du village de Ké-Dam l'accueillent avec joie et lui font fête. Mais en pleine nuit, on vient le réveiller pour l'emmener ailleurs : un mandarin arrive, qui le découvrirait facilement.

« C'est, écrira-t-il dans la suite, ma première fuite nocturne; depuis, j'en ai vu plus d'une autre. »

Le voilà au village de la Source Jaune, où il remplace un confrère européen parti visiter les chrétientés des alentours.



88 Il confesse les élèves du collège, puis les paroissiens. Le Père Castex revenu, en même temps que deux autres missionnaires, ils se trouvent réunis à quatre. Mais la santé de Théophane donne bien des inquiétudes. Il s'affaiblit, malgré tous les soins affectueux qu'on lui prodigue. On lui donne l'extrême-onction et la communion. Mais en même temps, on commence une neuvaine; dès les premières invocations, le malade se trouve « comme rajeuni ».

Bientôt, il peut de nouveau baptiser, prêcher, confesser.



89 Tout lui plaît au Tonkin. Il s'adapte avec une facilité extraordinaire. Seule, la nourriture convient peu à son estomac et lui cause bien des souffrances. Il a appris à se servir des bâtonnets pour manger. Mais les poissons crus, les ragoûts de chien, de chat, de lézard, d'œufs couvés ou de vers à soie, sans parler du riz, qui se mange là-bas épais et pâteux, ont vraiment du mal à passer.

Qu'importe! Il en rit le premier.



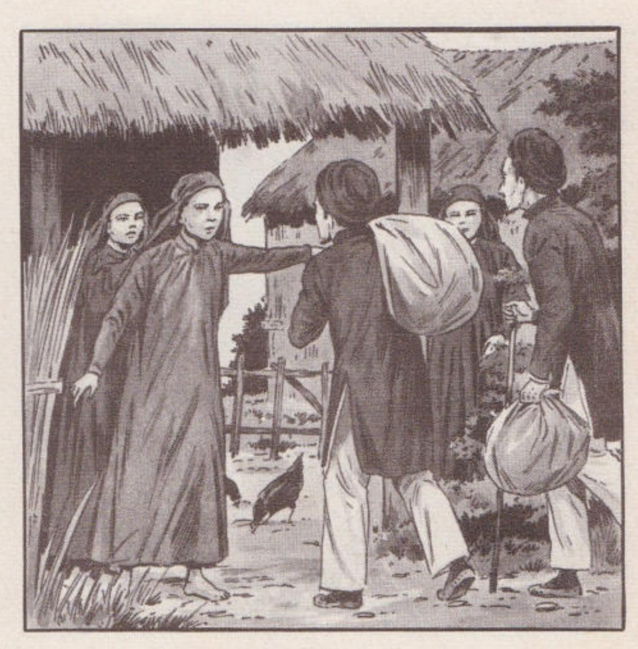
90 « Tu veux que je te parle de mes gentils Tonkinois, écrit-il à son frère... Ils ont le cœur généralement bon... ils ont beaucoup de foi, ils aiment beaucoup réciter les prières... C'est une chose agréable à entendre, c'est une harmonie qui me touche plus que l'harmonie des plus belles musiques d'Europe... »

On voit que le cœur du jeune missionnaire est réellement pris. Il devient chaque jour, comme saint Paul le faisait avec les peuples qu'il évangélisait, « Tonkinois avec les Tonkinois ».

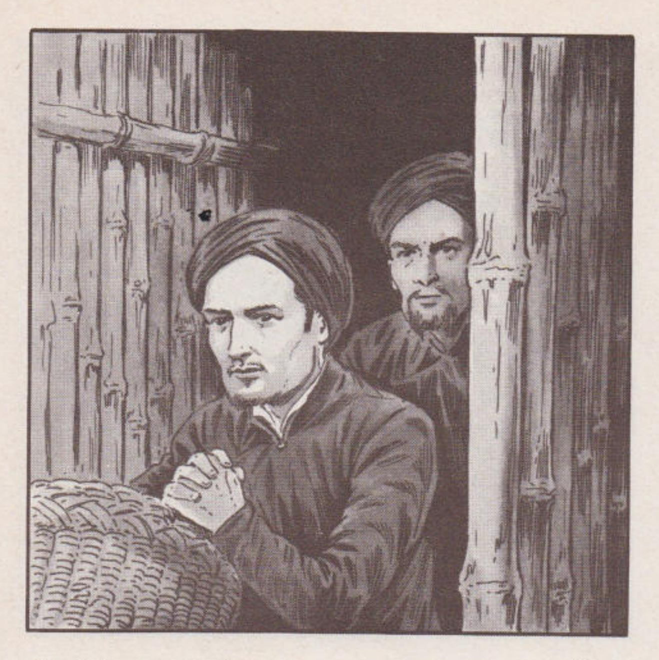


91 Aussi son influence est-elle grande sur cette population qui se sent aimée et respectée.

La tranquillité relative goûtée à la Source Jaune ne dure pas. On apporte un jour des nouvelles alarmantes : les mandarins ont été relancés par le pouvoir central pour faire la chasse aux prêtres. Une perquisition a été opérée à Vinh-Tri, heureusement après la fuite de l'évêque et de tout le séminaire, prévenus à temps. Tout le monde est dispersé...

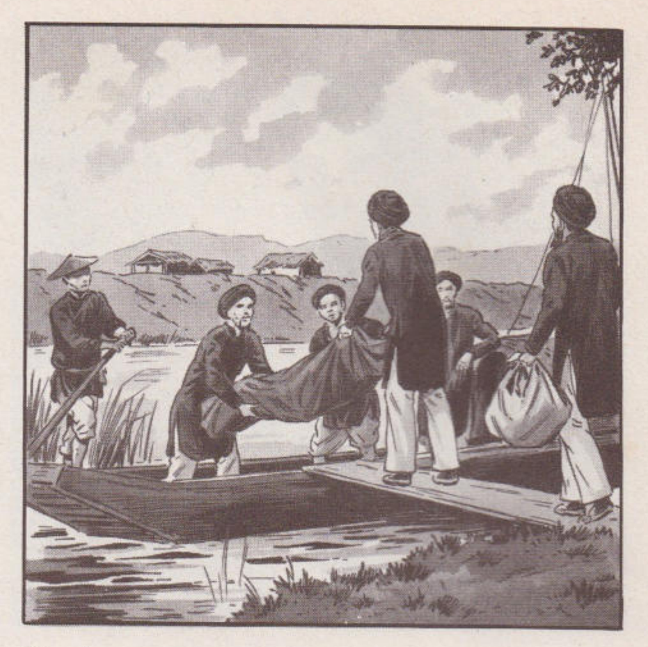


92 Il faut se cacher avant d'être découverts. Le collège est fermé, les Pères Castex et Vénard se réfugient provisoirement chez un chrétien. Mais ils savent que des espions sont aux aguets. Quittant clandestinement le village, ils arrivent au bourg de But-Đong, où ils sont reçus par une petite communauté de religieuses annamites, qui jusqu'alors n'ont jamais été inquiétées. Elles font tant de bien, s'occupant des petites filles, soignant les malades, vivant dans le dévouement absolu à tous!



93 Ne portant aucun costume particulier, elles sont acceptées partout et rendent de nombreux services aux chrétientés et aux missionnaires.

Les deux Pères sont cachés entre deux cloisons, en attendant que le danger s'éloigne. Après plusieurs jours, ils se risquent à retourner à la Source Jaune. Mais Théophane, trempé par la pluie, y retombe malade. Et pourtant, il lui faut bientôt fuir à nouveau. En quelques semaines, les missionnaires changeront six fois de cachette.



94 Le pauvre petit Père Vénard ne peut presque plus se traîner. De terribles crises d'asthme l'épuisent. Son compagnon craint de le voir mourir asphyxié dans un de ces réduits sans air. A Vinh-Tri, il l'a su, Mgr Retord est revenu. C'est là que Théophane pourrait être soigné comme son état l'exige.

On l'étend, presque mort, au fond d'une barque. L'évêque le prend dans ses bras : « Mon pauvre enfant, vous avez donc choisi la souffrance! » lui dit-il avec bonté.



95 Chacun autour de lui est persuadé qu'il va mourir.

Haletant, cherchant en vain une respiration qui lui manque, il ne perd cependant pas le sourire.

On lui donne de nouveau les derniers sacrements. Il ne se fait pas d'illusion : « Je m'éteins comme une chandelle; je ne tiens à la vie que par un cheveu. Vive la joie quand même! »

Pourtant, la fraîcheur de l'automne le ranime un peu; les craintes se font moins vives.



96 Faute de pouvoir courir à la recherche des âmes, il offre pour elles sa souffrance et son inaction apparente, sachant bien que cela vau tout autant puisque c'est la volonté de Dieu.

Les mois d'hiver le fortifient assez poür que Mgr Retord décide de l'emmener en tournée pastorale. Les paroisses sont visitées l'une après l'autre. Les missionnaires prêchent, confessent, administrent les sacrements, remettent tous les chrétiens dans l'amitié de Dieu.

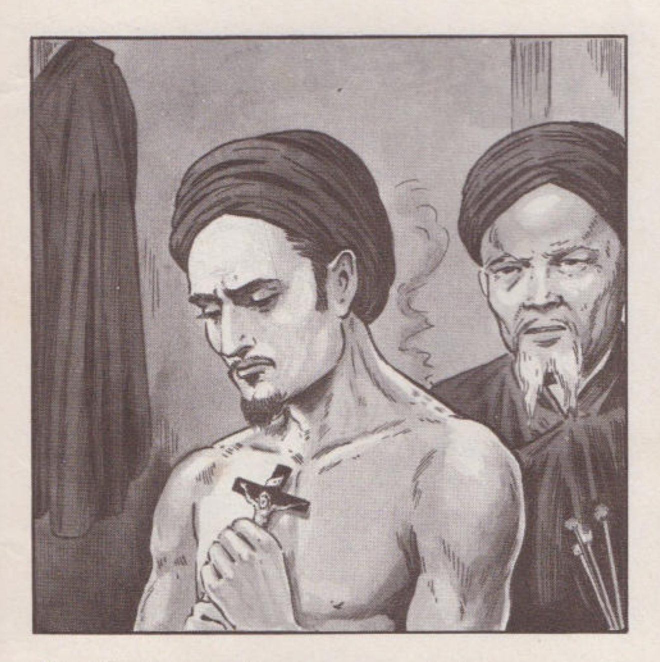


97 A la Source Jaune, ils séjournent longuement et célèbrent les solennités pascales. Puis l'évêque repart, laissant Théophane dans ce poste. Avec la saison des pluies, la maladie revient visiter le jeune missionnaire. C'est la fièvre typhoïde cette fois, qui lui fera de nouveau envisager une mort prochaine. L'évêque, désolé, ne sachant plus que faire, permet à Théophane de se soumettre à une opération très douloureuse de médecine chinoise :



98 Cela consiste à brûler, sur diverses parties bien déterminées du corps du malade, de petites boulettes d'une herbe particulière. A ces endroits, un peu de pus se forme, qui entraîne normalement le principe du mal.

Le pauvre petit Père Ven (on a transformé ainsi son nom pour lui donner une consonance annamite) subit la pose de 500 boulettes — un véritable supplice — sur la tête, le long de la colonne vertébrale, aux omoplates, et le plus grand nombre dans la région des poumons.



99 Pendant cette longue opération — sans aucune insensibilisation — Théophane, serrant les dents et tenant son crucifix à deux mains, ne laisse pas échapper un gémissement. Il constate bientôt que le mal recule; la respiration lui redevient facile, la douleur du côté disparaît. Sa prière, tant répétée : « avoir assez de force pour annoncer l'Évangile », semble exaucée.

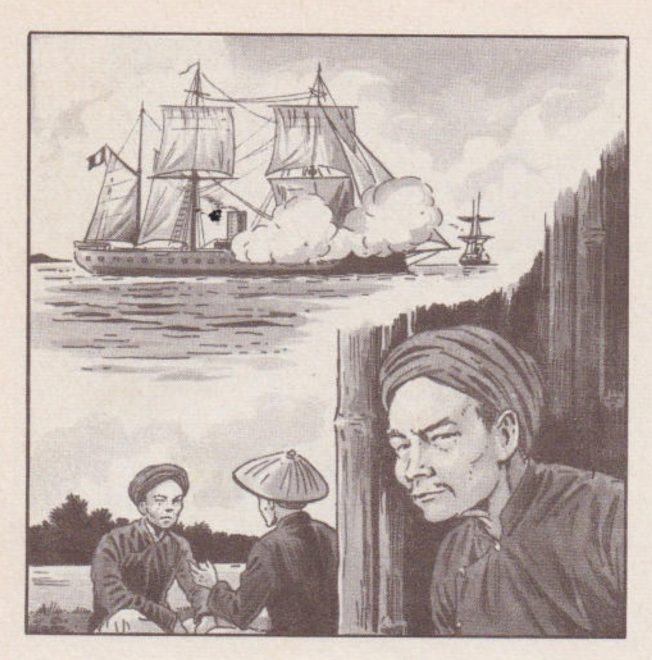
Il va pouvoir reprendre sa vie de missionnaire actif.



100 Il la mènera encore plus de trois ans, jusqu'à son arrestation.

Après une accalmie relative, la persécution est relancée en grand par l'empereur Tu-Duc, bien décidé à détruire définitivement « la religion de Jésus ».

Un nouvel édit paraît, confirmant la peine de mort pour les prêtres et promettant récompense à qui les dénonce; cet édit prévoit des sanctions pour les mandarins qui se montreraient bienveillants envers les chrétiens.



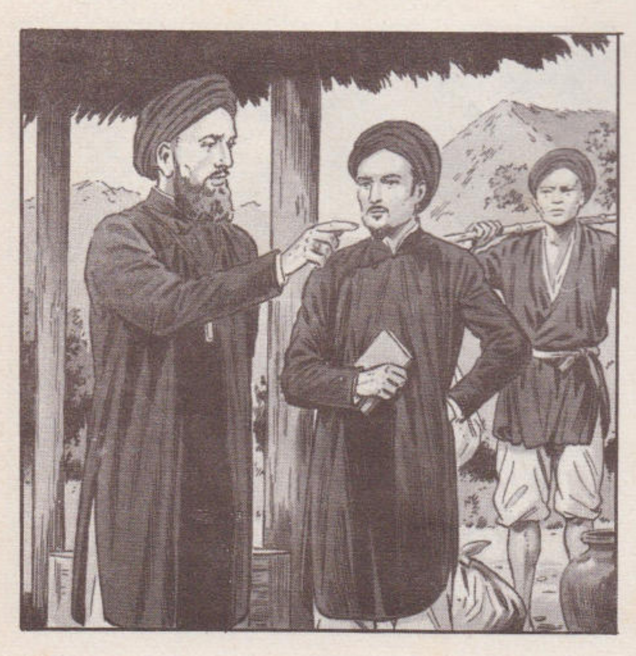
101 La colère de l'empereur a été décuplée par l'arrivée dans les eaux de Tourane (port de Hué), d'un navire de guerre français, le « Catinat ».

Il sait ce que cela signifie et, loin de respecter la vie des missionnaires français comme le lui demande Napoléon III, il redouble de cruauté et lance des ordres dans toutes les provinces. L'espionnage règne en maître, menaçant à tout instant les prêtres.



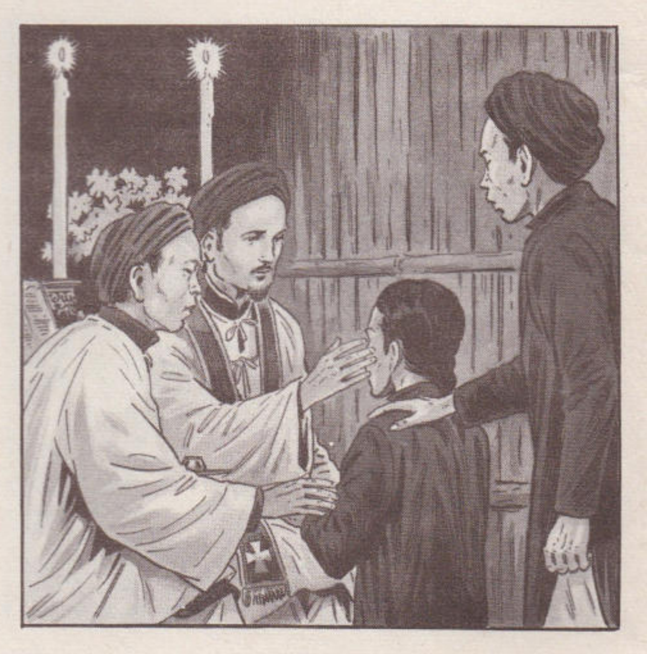
102 Juste à ce moment, un revirement total fait du vice-roi Hung, jusqu'alors protecteur de Vinh-Tri, un ennemi si implacable qu'on l'appelle désormais « l'Ogre ».

Deux cents soldats armés, amenant avec eux deux éléphants de guerre, ont transformé en ruines tous les bâtiments de la mission et emmené le prêtre annamite Paul Tinh, qui s'est courageusement présenté pour protéger la fuite de l'évêque et des prêtres européens. C'en est fini de ce centre de chrétienté.

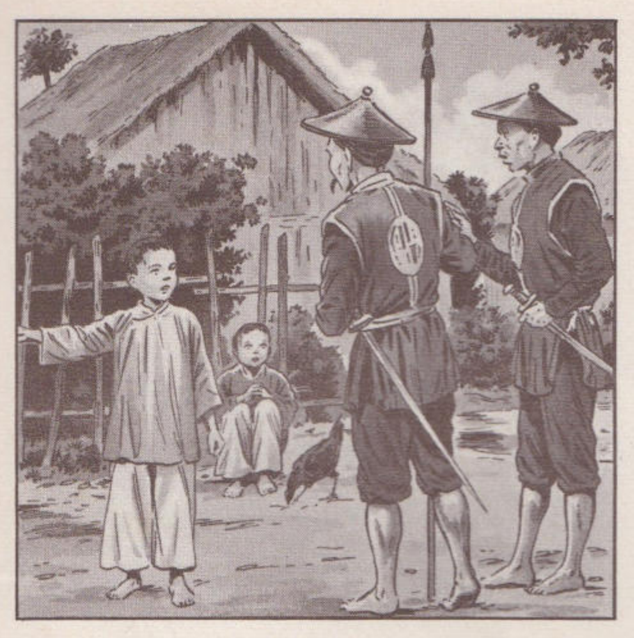


103 Paul Tinh sera exécuté à Nam-Dinh le 6 avril 1857. Les missionnaires, traqués de toutes parts, vont vivre comme de perpétuels fugitifs et l'évangélisation sera bien compromise.

Mgr Retord se dirige vers la montagne où il trouvera refuge; il envoie Théophane à la Source Jaune, où il semble qu'il y ait moins d'espions. Le Père Castex est en train d'y mourir et il y a là un grand district à animer. Le « petit Père Ven » s'en chargera.



104 Les chrétiens y sont au nombre de 12 000, en quatre paroisses que tiennent six prêtres annamites. Le Père Ven va de l'une à l'autre, prêche des retraites, donne à la place de l'évêque (par une permission spéciale) le sacrement de confirmation, forme solidement les catéchistes, développe en tous l'esprit de foi et de charité. C'est, pour ce temps de persécution, la seule manière d'agir sur les païens, par le témoignage de la vie. Plusieurs d'entre eux, malgré le danger, viennent demander le baptême.



105 Théophane, quoique entouré de chrétiens, n'est pas à l'abri d'une surprise. Des enfants, un jour, le dénoncent sans le vouloir — dans un village semi-païen où il est allé les confirmer — en racontant « qu'il y avait un Européen tout petit, à peau très blanche et très joli ».

Il lui faut rapidement quitter les lieux, avec le concours des fidèles qui le protègent et l'aident à disparaître en barque — car c'est la saison où tout le pays est inondé.



106 « L'eau est entrée dans ma maison, écrit-il à Mélanie; j'ai vu poissons, crapauds, crabes, serpents prendre leurs ébats dans ma chambre, moi, installé sur quelques planches à trois ou quatre centimètres au-dessus d'eux. »

Malgré de telles conditions d'existence, Théophane garde sa bonne humeur. Il reste fidèle à son règlement de vie, remplit toutes ses obligations et entraîne les catéchistes par son exemple.



107 Ensemble ils prient, ils lisent, ils étudient. Il les encourage de toutes manières; il a pour eux des délicatesses de mère. Sa charité à l'égard de tous est d'ailleurs bien connue. Pour que les pauvres puissent utiliser ses vêtements, il va jusqu'à les faire tailler trop larges pour lui, qui est si mince.

Sa bonté attentive à toutes les misères le fait vite connaître et aimer par les chrétiens comme par les païens.



108 Sa grande souffrance est de voir tous ces prauvres gens qui ne connaissent pas Jésus (il y a, dans son seul district, environ 300 000 païens). Il craint de n'être pas assez apôtre : « Demande pour moi, dit-il à Mélanie, tous les biens que je n'ai pas et dont j'ai besoin pour accomplir la besogne de ma vie ».

En réalité, il fait un bien énorme à la Source Jaune et dans toute cette région qui, dépendant du Grand Mandarin de Hanoï, est restée jusqu'alors plus calme.



109 Les choses changent soudain : « L'Ogre » Hung a dénoncé ce centre chrétien. Le 11 juin 1858, une armée de 3 500 hommes envahit la Source Jaune, cherchant activement les prêtres.

Théophane, cette fois encore, a pu s'enfuir avec le Père Theurel. Tous deux gagnent les montagnes où, à l'abri des hommes pour un temps, ils sont sous la menace des tigres, dont ils entendent dans la nuit les rauques miaulements.



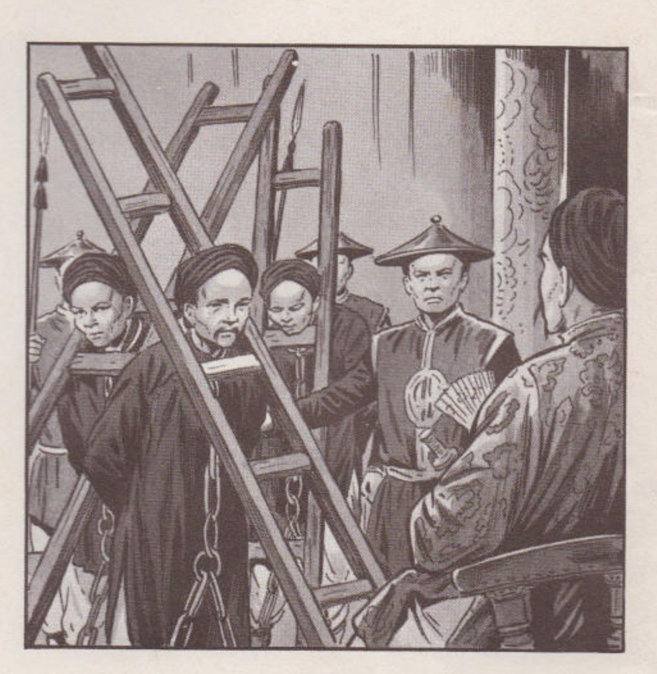
110 Vont-ils mourir de faim, perdus au fond des bois ? Non : d'admirables chrétiens tonkinois viennent jusque-là les ravitailler, au péril de leur vie.

Pourtant, même cet abri n'est pas sûr, car la persécution est déchaînée dans tout le royaume d'Annam, et les espions, avides de toucher la récompense, cherchent partout les prêtres européens pour les livrer aux mandarins soucieux d'obéir aux ordres de Tu-Duc.



111 Celui de Nam-Dinh, décidément féroce, invente toutes sortes de ruses et de supplices. A toutes les portes de la ville, il fait mettre par terre de grandes croix, sur lesquelles il faut marcher pour entrer ou sortir. Les chrétiens, qui refusent de fouler aux pieds le signe de leur foi, sont livrés aux bourreaux.

Les deux évêques espagnols du Tonkin oriental sont tués, l'un décapité, l'autre coupé en morceaux. Les arrestations se multiplient.



112 « L'Ogre » siège sans arrêt à son tribunal. Bientôt, pour faire plus vite, les inculpés sont introduits devant lui par groupes nombreux. Tous sont enchaînés et chargés d'une lourde cangue (1).

« Vous avez le choix entre ces deux syllabes : Bât et Xuât. Pour qui dira Xuât (abrégé de *apostasie*) c'est la vie. Pour qui dira Bât (abrégé de *refus*) c'est la mort », dit le tyran.

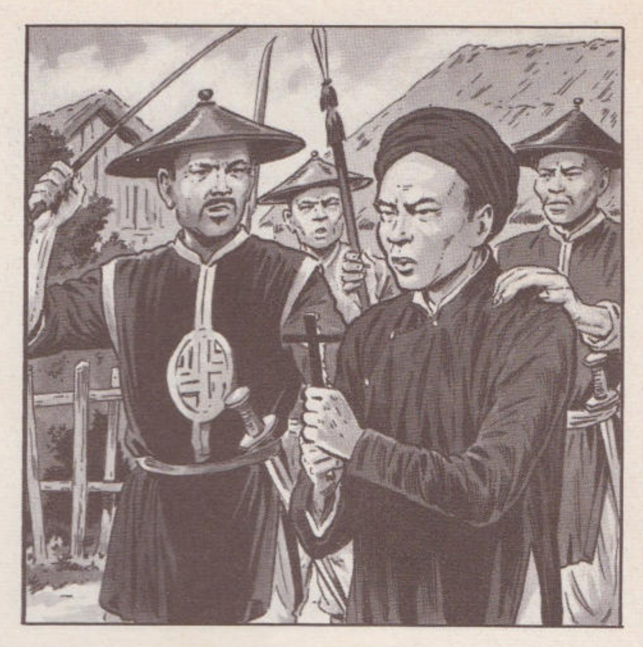
---

(1) La cangue tonkinoise est une espèce d'échelle de bois dont on charge les épaules, la tête dépassant entre deux barreaux.



113 Beaucoup choisissent la mort plutôt que de renier le Christ, et s'en vont en chantant vers l'exécution.

Les catéchistes, les étudiants sont mis à part et longuement interrogés. On veut leur faire dire où se cachent l'évêque et les prêtres européens. On les torture : tenailles rougies au feu, lames de bambou qu'on enfonce sous les ongles, supplice dit « des cent plaies » parce qu'il consiste à arracher tous les muscles un à un, écrasement sous les pieds d'un éléphant furieux, etc.



114 Les chrétiens meurent par centaines, par milliers dans la province de Nam-Dinh et les provinces voisines.

A la Source Jaune, faute de trouver les Européens, on a arrêté des étudiants du collège ainsi que d'autres chrétiens. Là aussi, on veut les convaincre d'apostasier.

Saisissant dans ses mains le crucifix, un catéchiste s'écrie : « Seigneur, vous ne m'avez jamais fait de mal, et l'on veut que je vous insulte; comment y consentirais-je? » Il est aussitôt sauvagement frappé.



115 Jusqu'à la vieille gardienne de l'église qui répond bravement lorsqu'on veut lui faire piétiner la croix :

« Quel est donc l'insensé qui oserait marcher sur la tête de son père et de sa mère? »

On comprend que, malgré la formidable menace que fait peser sur eux celui qu'on appelle Ong-Kop (Seigneur Tigre), les missionnaires soient encore mieux dans la montagne!



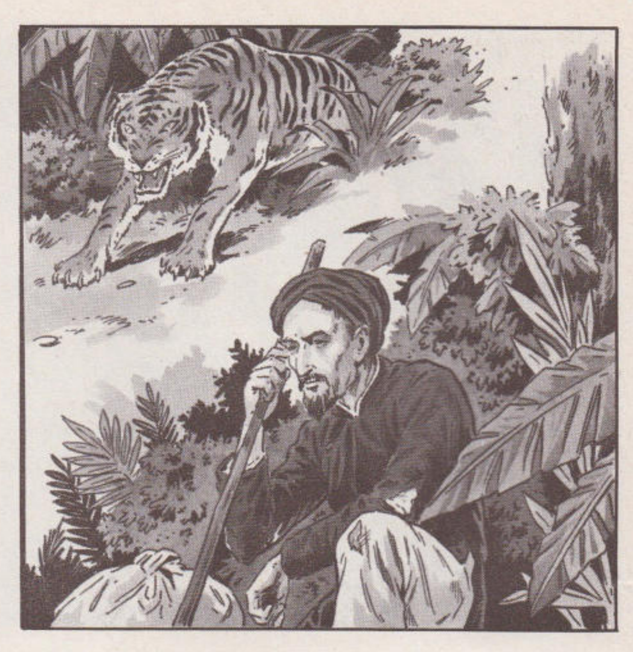
116 Leur séjour y est pourtant interrompu par des païens qui les ont découverts. De nouveau, ils fuient, retrouvent la plaine inondée, sautent dans une barque. Ils y mèneront pendant plusieurs semaines « une vie d'oiseaux aquatiques dans les roseaux », ravitaillés chaque jour par un jeune pêcheur chrétien. Bientôt ils se séparent : Théophane pense à sa chrétienté de la Source Jaune qui, après avoir tant souffert, est sans pasteur.



117 A la faveur de l'inondation il y revient, terré chez un fidèle.

Les espions rôdent; une nuit, craignant pour ceux qui le cachent, il gagne But-Dong. Les religieuses annamites le voient revenir avec joie. Elles ont une cachette; deux autres sont préparées chez des chrétiens du village.

Enfin, il va pouvoir dire la messe, reprendre une vie sacerdotale, réconforter les âmes, donner les sacrements!



118 Bientôt lui arrive, en guenilles, mourant de faim, le Père Saiget.

Ce missionnaire vient de passer un temps fort long dans un réduit autour duquel on montait la garde nuit et jour. A la fin, n'en pouvant plus, il a percé le toit de sa cachette et s'est enfui par là. Après s'être réfugié dans la forêt et avoir souvent entendu les tigres, il s'est enfin, à bout de forces, rapproché de But-Dong où un catéchiste l'a découvert.



119 Théophane est heureux de cette halte à But-Dong, qui lui permet de mener à nouveau une vie de prêtre. Il y restera près de deux ans, non sans alertes fréquentes. Il réunit pourtant les chrétiens, s'occupe des enfants, n'hésite pas à sortir pour aller voir les malades ou assister des mourants.

Pour les religieuses, il se montre un véritable Père, les instruisant et les formant de toutes manières.



120 Dans cette sécurité relative, les missionnaires sont bien inquiets pour Mgr Retord et leurs autres confrères. Le vaillant évêque, sans cesse traqué, mène une vie terrible dans la montagne, changeant sans cesse d'abri, n'ayant souvent pour toit que des broussailles, « couchant dehors avec la pluie sur le dos... accablé de fatigue, de chagrin, sans savoir que faire ni où donner de la tête... » Ce sont ses propres paroles. « Depuis quatre mois nous n'avons pas dit la sainte messe...



121 ... Tout est dispersé, brûlé, tout est abattu, tout est en fuite... Nous sommes vraiment à toute extrémité... Je mourrai dans mon trou. »

C'est ce qui arrive. Ayant près de lui un seul Père, Mgr Retord, saisi par la fièvre des bois, est bientôt à l'agonie. Le 22 octobre, étendu à même la terre dans le plus complet délaissement, il rend sa belle âme à Dieu. Le Père Mathevon l'enterre sur place, au plus profond de la forêt.



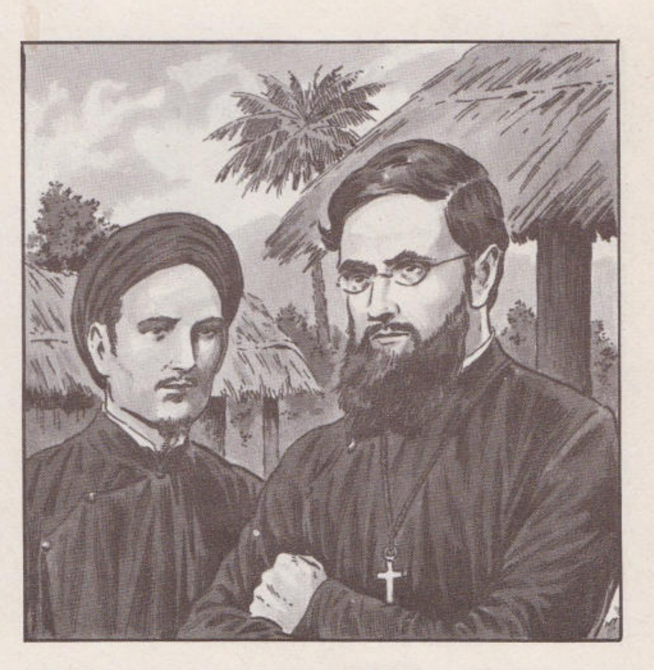
122 Mort douloureuse pour le grand missionnaire qui a vu toute son œuvre anéantie. A défaut du martyre sanglant, on peut dire que c'est celui du cœur qu'il a souffert et offert courageusement.

Le Père Theurel, camarade de Théophane, est nommé évêque en remplacement de Mgr Retord. Il n'a que vingt-neuf ans. On a un peu de mal à le trouver, « caché dans une étable à buffles », pour lui annoncer la nouvelle, et le sacre se déroule sans grand apparat... et pour cause.



123 La crosse consiste en un bambou recouvert de papier doré. Il n'a même pas de bas pour cette cérémonie, encore moins de gants.

Mais il a un cœur vaillant, une robuste santé, une belle intelligence, un entrain extraordinaire, une foi à toute épreuve. C'est tout ce qu'il faut pour être évêque au Tonkin en cette terrible période de persécution. Il n'en sent pas moins, pourtant, le poids de la charge.



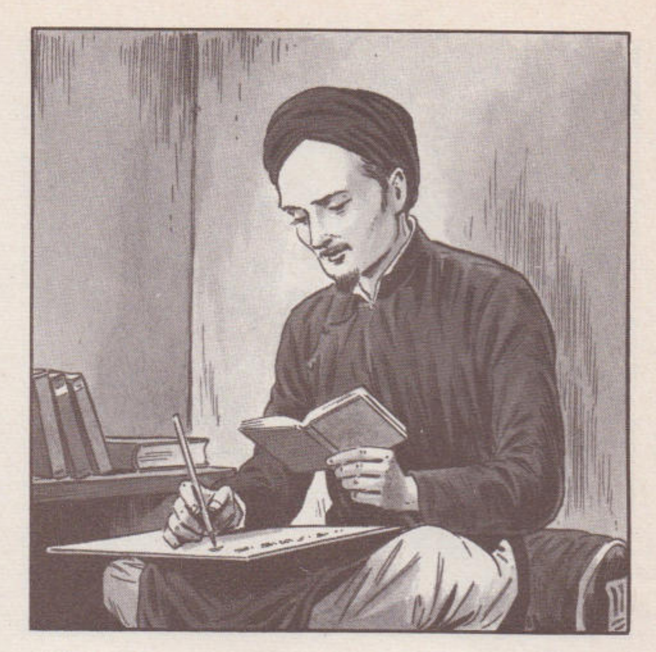
124 Théophane rayonne de joie en apprenant la nouvelle. Mgr Theurel est son ami de toujours; ils ont été ordonnés le même jour, sont partis ensemble, et se sont finalement retrouvés au Tonkin. Cette nomination le console un peu de la mort de Mgr Retord, qu'il a tant aimé.

Mgr Theurel a une telle estime pour « le petit Père Ven » qu'il le prend pour directeur de conscience et lui demande son avis sur toutes choses.



125 Cela se passe par billets que transportent les dévoués catéchistes, car il n'est pas question de se montrer au grand jour.

Les espions ne relâchent pas leur surveillance et les religieuses se remplacent sans cesse dans une garde vigilante autour de la chambre « assez vaste pour permettre cinq ou six pas » où vivent les Pères avec deux catéchistes, et où viendra les rejoindre plus tard Mgr Theurel.



126 Le danger se rapproche. Plusieurs fois, les missionnaires cherchent refuge dans une autre maison, et même quittent momentanément But-Dong.

Cette vie est épuisante. Pourtant Théophane garde son calme et son sourire. Il travaille même pour l'avenir en traduisant en annamite, afin de faciliter la formation du clergé autochtone (1), les évangiles, les actes des apôtres et les épîtres de saint Paul.

(1) Ce mot désigne les prêtres originaires du pays, pour les distinguer des missionnaires qui sont « étrangers ».



127 Un soir, alors que Mgr Theurel et Théophane prient dans leur chambre avec un catéchiste, une bande envahit la maison des religieuses. Aussitôt alertés, les trois hommes se précipitent dans un réduit aménagé près de la cuisine. Une Sœur accumule devant la cloison truquée des pailles et écorces de riz. Voici les poursuivants, qui ont visité sans succès toutes les pièces. Ils avisent le tas de paille, s'apprêtent à le fouiller :

« Ah çà! qu'est-ce que vous faites? » demande calmement la supérieure.



128 « Nous cherchons les richesses cachées en cet endroit. »

La courageuse femme trouve la force de rire : « Oh! certes, vous les découvrirez quand vous aurez délogé tous ces détritus! »

Les païens voient qu'on se moque d'eux. Pour ne pas « perdre la face », ils renoncent à déplacer le tas d'ordures. Mais le chef, soupçonneux, laisse des gardes dans la cuisine. Ceux-ci raniment le feu pour se réchauffer.



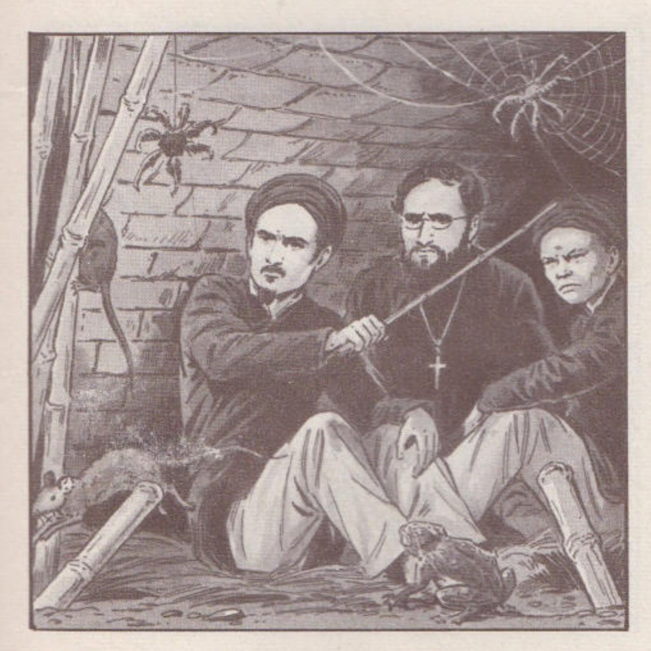
129 Dans leur réduit derrière le foyer, les trois malheureux sont bientôt enfumés, presque asphyxiés. Ils transpirent, ils étouffent sans pouvoir faire un mouvement, se mordant les lèvres au sang pour ne pas crier. Enfin les gardes s'en vont, persuadés qu'il n'y a personne. Les emmurés restent encore là des heures, car les abords sont gardés.

Revenus enfin à l'air libre, ils décident de quitter le couvent, où les Sœurs courent maintenant trop de risques.



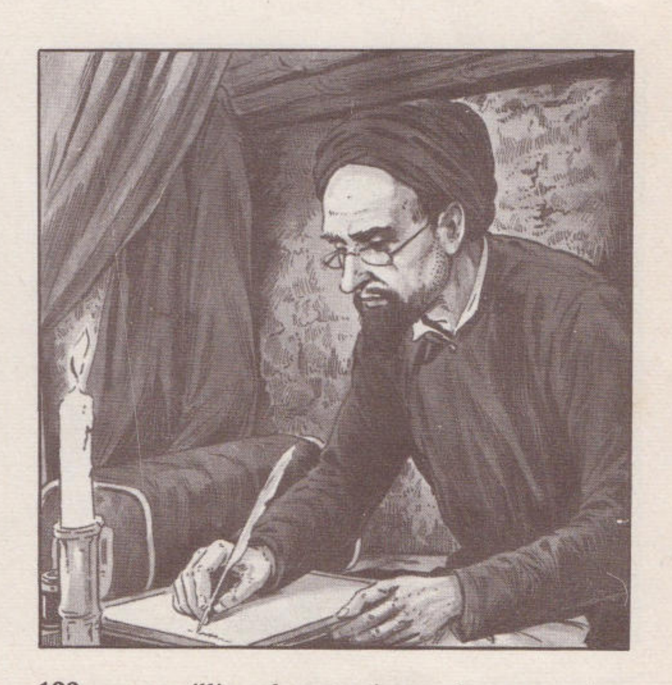
130 Dans l'obscurité, tels des malfaiteurs, ils se glissent entre les maisons, jusqu'à d'autres cachettes. Où aller? Des sentinelles sont postées sur tous les chemins, des barques chargées d'espions surveillent les rivières.

Trouvant encore le courage de plaisanter, Théophane écrit à « l'ami Paziot » : « Nous sommes trois missionnaires, dont un évêque, couchés côte à côte, dans un espace de 1,50 m², recevant un jour incertain par trois trous gros comme le doigt perforés dans la terre de la cloison... »



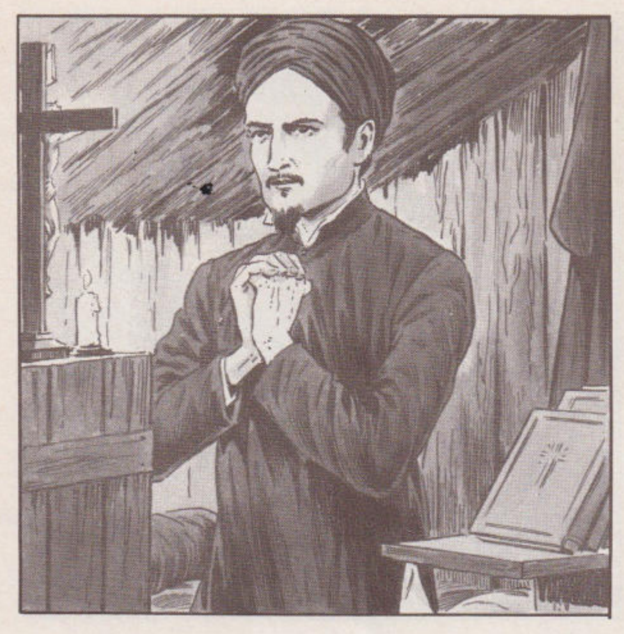
131 « Et si les méchants nous inquiètent... sous nos pieds est un antre en briques, construit par un de mes catéchistes qui y a travaillé deux ou trois nuits à la chandelle. Dans cet antre, il y a trois tubes de bambou qui vont habilement sous terre chercher l'air extérieur aux bords d'une mare voisine... »

« Vous me demanderez peut-être : Comment pouvez-vous vivre... comment ne devenez-vous pas fous?... toujours renfermés avec les araignées, les rats, les crapauds, obligés de parler à voix basse...



132 ... assaillis chaque jour de mauvaises nouvelles : prêtres pris, décapités, chrétientés détruites... beaucoup de chrétiens qui apostasient... et cela sans qu'on puisse prévoir la fin... J'avoue qu'il faut une grâce spéciale... pour résister au découragement et à la tristesse... Un confrère d'une province voisine m'écrit qu'il y a dix-huit mois qu'il n'a vu le soleil, et sa lettre est datée « du pays des taupes », à dix pieds sous terre. »

La fin, Théophane en vérité la prévoit et s'y prépare.





133 Il est convaincu que l'année 1860 qui vient de commencer sera celle de son arrestation. Et puisque, il en est persuadé, Dieu lui fera la grâce du martyre, autant alors offrir sa vie à l'avance.

Avec la permission de son évêque, il s'offre donc à Dieu comme victime pour l'Eglise du Tonkin.

Désormais il attend, l'âme en paix, que le Seigneur lui-même ratifie cette offrande. Il s'y prépare en redoublant de ferveur.

134 Pour mettre davantage encore la Sainte Vierge dans son jeu, il se consacre à elle selon la formule de saint Louis-Marie Grignion de Montfort, se remettant totalement entre ses mains. Et c'est avec son sang qu'il écrit le texte de sa consécration et la signe.

Il est maintenant armé pour les derniers combats, qu'il va subir seul — car il faut encore une fois fuir et même se séparer; le refuge de But-Dong est éventé. Nous sommes en avril 1860.





135 Théophane, désormais, passera de refuge en refuge ses derniers mois, toujours traqué, toujours souriant aussi, et de plus en plus uni au Seigneur.

Pendant un certain temps, il est recueilli dans un village par le maire païen, qui se trouve en même temps être un brigand. Par esprit d'opposition aux lois, peut-être, il a hébergé déjà des prêtres annamites, des catéchistes, des chrétiens.

136 Théophane peut faire un peu de ministère, et quand il quittera ce refuge peu ordinaire, il trouvera que les habitants du village, tous païens et brigands jusqu'alors, « ne sont pas fort éloignés d'embrasser le christianisme ».

Sa chrétienté de la Source Jaune le réclame. Il ne peut résister à cet appel. Malgré le danger, il part avec un catéchiste, allant de village en village, donnant les sacrements, accordant le pardon à ceux qui ont apostasié, remontant les courages défaillants.



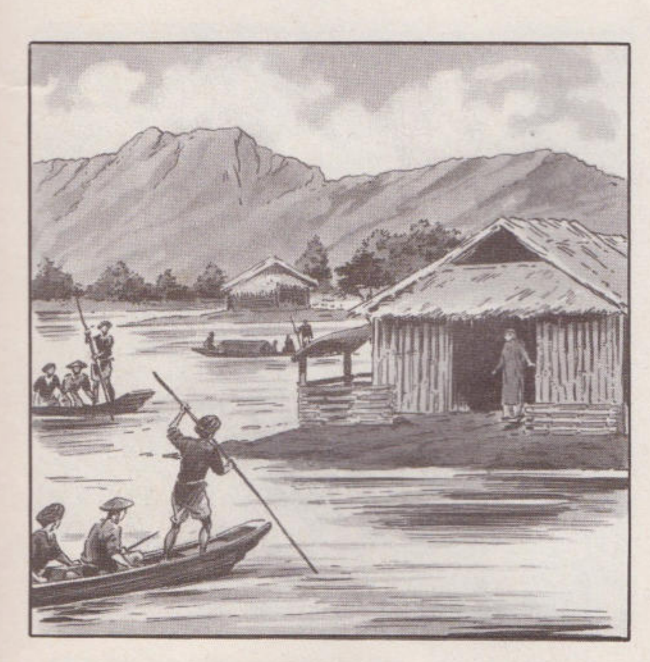
137 A Dong-Bao, il est reçu chez une chrétienne qui vit dans une maison un peu à l'écart, avec sa nièce aveugle. Cette humble demeure devient un nouveau centre de chrétienté. Clandestinement, le missionnaire y dit la messe, y reçoit les fidèles, y administre les sacrements, tandis que la jeune aveugle fait le catéchisme aux enfants.

Cela dure quelque temps. Mais les notables prennent peur. Les allées et venues risquent d'alerter les païens, qui dénonceront le prêtre. Mieux vaut partir.



138 La vie errante reprend, avec arrêt de quelques jours ici et là, pour visiter les chrétiens. Mais le cercle se resserre sur le vaillant missionnaire. Son arrivée cause à la fois joie et crainte; il ne peut séjourner longtemps nulle part. Le voici revenu à Dong-Bao, ne sachant plus que faire.

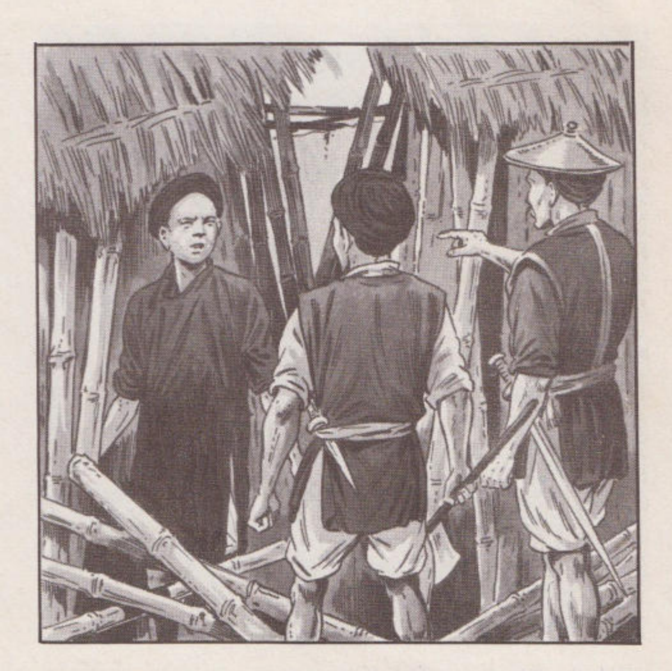
La veuve Cân lui ouvre de nouveau sa maison. Le refuge, toutefois, est moins sûr que jamais. Les chrétiens n'osent même plus y venir voir le Père.



139 Un cousin de l'hôtesse a cru deviner quelque chose. Il lui fait des visites fréquentes, rencontre le catéchiste Pierre Khang, dont la présence l'intrigue. Les choses désormais vont aller vite.

Un jour, à la faveur de l'inondation, quelques grandes barques pleines de païens encerclent l'habitation. Le chef de la bande, Caï-Do, aborde devant la porte. La bonne chrétienne l'a vu.

« Vite, Père, cachez-vous, on vient pour vous prendre! » Théophane et Pierre disparaissent aussitôt dans la cachette.



140 « Il y a ici un prêtre européen. Amène-le moi », ordonne Caï-Do.

« Hélas! je ne suis qu'une pauvre veuve... je ne connais rien à toutes ces choses... Adressez-vous aux notables... »

Caï-Do insiste; les hommes commencent à défoncer les cloisons. Pierre alors se montre bravement :

« Es-tu prêtre ou serviteur de prêtre? » lui demande-t-on.

« Je suis serviteur de prêtre. »

Il ne veut rien dire d'autre.



141 « Renversons la muraille ! » crie le chef. Dans la poussière et les gravats, Théophane apparaît, paisible, mains jointes. On l'empoigne brutalement. On lui attache les mains derrière le dos avec une grosse corde. On l'entraîne avec Pierre Khang vers une barque.

Avant qu'on ne le découvre, il a glissé rapidement son crucifix, son chapelet et son bréviaire sous sa tunique.

Une riche chrétienne voit la barque s'éloigner.



142 Bravement, elle saute dans une autre embarcation et, à force de rames, rejoint Caï-Do.

« Nous sommes prêts à vous donner la forte somme, si vous rendez la liberté à ce prêtre.

— Je veux lui procurer le vrai bonheur », répond Caï-Do ironiquement.

Il ne croit pas dire si vrai. Théophane, profondément calme, se dit avec bonheur que le jour du grand témoignage est proche. Mais il pense à Pierre, à tous les chrétiens :



143 « Chef de canton, dit-il soudain d'une voix douce, veuillez laisser libre mon serviteur... prenez en pitié le pauvre peuple... ne dénoncez pas cette personne qui me donnait l'hospitalité... Je souffrirai tout, mais mon serviteur, délivrez-le ! »

Pierre ne l'entend pas de cette oreille : « Vous nous avez pris ensemble, vous nous délivrerez ensemble; ou alors, remettez-nous aux mandarins. »

Mais Caï-Do n'a nulle envie de libérer ses prisonniers.



144 Il est si content de sa prise, qu'arrivé chez lui, il rassemble des amis pour fêter l'événement. A ce banquet, Théophane est lui-même invité et mis à la place d'honneur. Curieuse situation que la sienne ! On l'entoure d'égards, allant jusqu'à lui servir un repas maigre, car c'est jour d'abstinence.

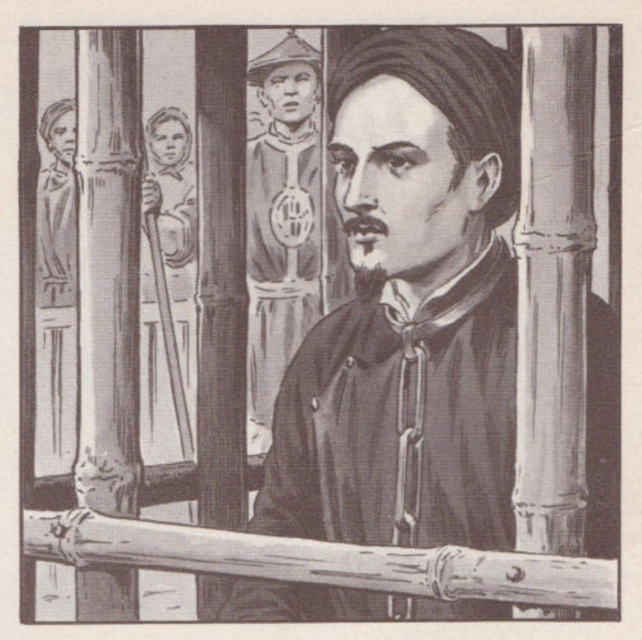
Au petit jour, un cortège se forme, qui emmènera les captifs au chef-lieu. On a préparé une lourde cangue pour Pierre. Théophane, lui, voyant la cage qui sera sa cellule, s'agenouille devant et s'y glisse allègrement.



145 Elle est fort petite, et le jeune missionnaire n'y est guère à l'aise. Arrivé à Phu-Ly, le cortège se rend à la citadelle, où réside le mandarin. La cage est déposée dans la salle du tribunal. Pierre Khang se tient à côté.

Le mandarin salue poliment Théophane. Il ordonne d'abord qu'on mette « l'Européen » dans une cage plus grande, et qu'on impose au catéchiste une cangue moins lourde.

La loi demandait qu'on enchaînât les prisonniers.

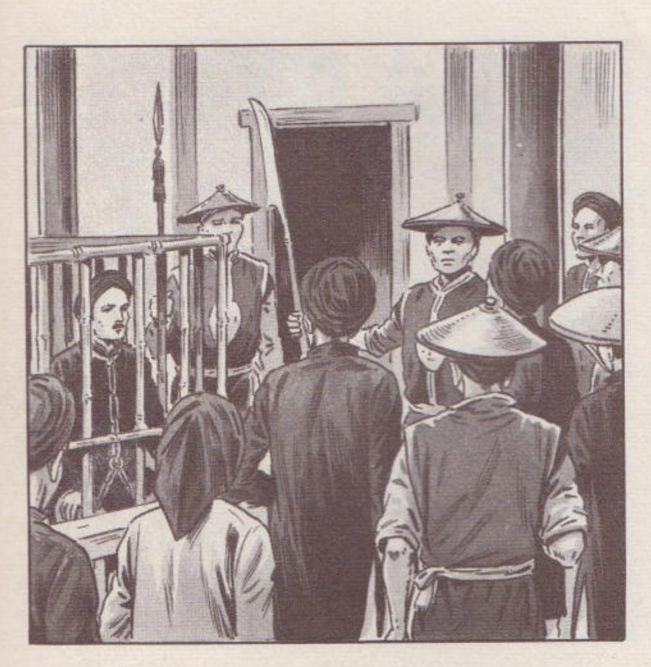


146 Le mandarin, par un sentiment d'humanité, fait forger une chaîne légère : d'un gros anneau enserrant le cou, elle pend jusqu'à la taille, où elle se divise en deux tronçons fixés chacun à la cheville.

L'interrogatoire commence :

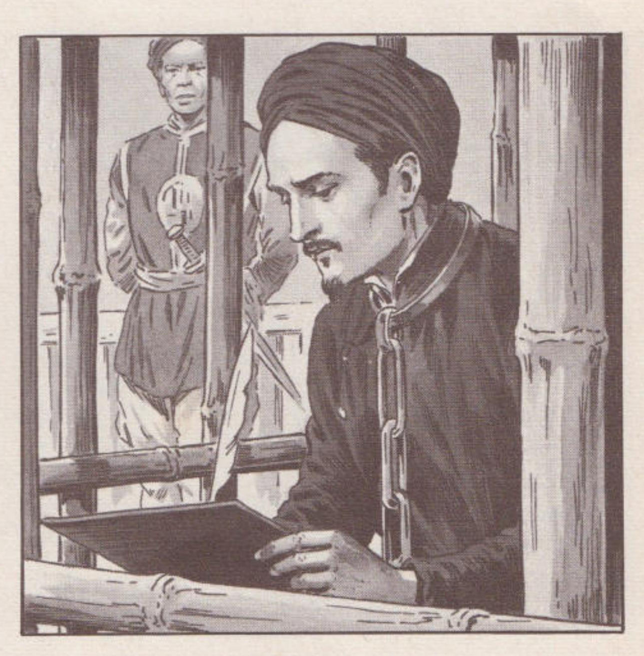
« Déclarez par écrit où vous avez habité.

— Non. Venu dans ces pays pour prêcher la foi catholique, j'ai parcouru bien des bourgs et villages... Je ne révélerai rien, puisqu'on recherche pour les punir ceux qui reçoivent les prêtres. »



147 Le mandarin n'insiste pas. Bienveillant, il ne fait pas même porter la cage en prison. Théophane reste là, au milieu de la salle d'audience. Lorsqu'elle est déserte, il peut en paix dire son bréviaire, faire oraison. Quand le public y est admis, il constate plus de curiosité que de méchanceté en ceux qui le regardent.

« Sachez, Annamites mes frères, leur dit-il, que j'ai quitté ma patrie et suis venu dans ce royaume pour vous chercher. C'est pourquoi votre grand nombre me comble de joie. »



148 Il écrit à Saint-Loup : « Mes bien-aimés, le bon Dieu a permis que je tombe entre les mains des méchants... j'ignore ce qui m'est réservé... je vais être conduit à la préfecture. Mais je ne crains rien, la grâce du Très-Haut sera avec moi, Marie Immaculée ne manquera pas de protéger son petit serviteur... Quand vous apprendrez mes combats, j'ai confiance que vous apprendrez également mes victoires... Je m'appuie sur la force de Celui qui a vaincu les puissances de l'enfer et du monde sur la Croix. »



149 C'est dans la nuit du 3 au 4 décembre que le convoi emmène les prisonniers vers Hanoï; Théophane est introduit cette fois dans une cage très petite, réservée aux grands criminels. La chaîne, qu'il ne portait guère à Phu-Ly, lui est fixée au cou et aux chevilles.

En passant au village de Ké-Voï, on demande au maire de fournir des hommes pour remplacer les porteurs. Or ce maire, Paul Moï, est un chrétien, qui cache à ce moment Mgr Theurel.



150 Pour se faire reconnaître du missionnaire, il met un vêtement qu'a porté l'évêque et, lorsqu'il est près de la cage : « Votre nom? » demande-t-il à Théophane. « Père Ven » répond celui-ci. Ainsi Mgr Theurel apprend l'arrestation de son cher ami.

Le cortège arrive sous les murs d'Hanoï, entouré d'une foule innombrable qui veut voir « l'Européen ». On l'admire, on le plaint, on s'étonne de sa jeunesse. Mais quel est ce brusque arrêt?



151 « Enlevez cette croix, ou je ne passe pas! » C'est Pierre, le catéchiste, qui refuse de franchir la porte en travers de laquelle se trouve une grande croix. Les soldats doivent le forcer, en le portant presque.

« Hé! porteurs, demande à son tour Théophane, qu'y a-t-il?

— C'est une croix.

— Si on ne l'enlève pas, je ne passerai pas! »

On veut continuer d'avancer; le Père Ven s'agite à tel point qu'il manque faire verser sa prison. Alors, on enlève la croix.

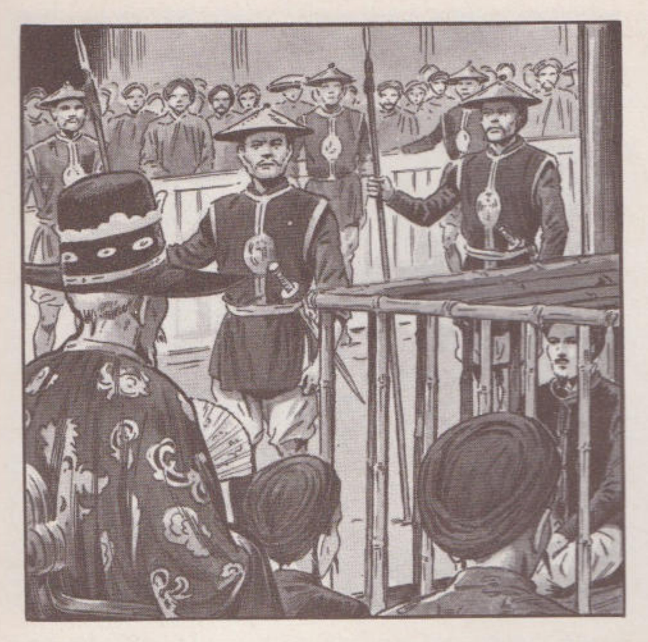


152 Le préfet arrive dans la salle où l'on a déposé Théophane dans sa cage.

« Quel est votre nom et d'où êtes-vous?... Qu'êtes-vous venu faire en Annam? »

Posément, Théophane répond à ces questions et à d'autres encore. Soudain entre le Grand mandarin, vice-roi de la province de Hanoï :

« Ah çà! chef de la religion chrétienne, vous avez une physionomie distinguée... à quoi bon venir vous faire tuer par ici? C'est vous qui avez excité les navires européens à nous faire la guerre?



153 — Je suis envoyé par le Roi du ciel pour prêcher la vraie religion à ceux qui l'ignorent, n'importe où... Je n'ai excité en aucune manière les Européens à faire la guerre au royaume annamite.

— En ce cas, voulez-vous aller leur dire de partir, et l'on vous pardonnera.

— Grand mandarin, je n'ai aucune autorité pour régler une telle affaire; cependant, si Sa Majesté m'envoie, je prierai les guerriers européens de ne plus faire la guerre à l'Annam et, si je n'atteins pas mon but, je reviendrai subir la mort.



154 — Vous ne craignez pas de mourir?

— Je ne crains pas la mort... Je ne suis coupable d'aucun crime qui mérite la mort; mais si l'Annam me tue, je verserai mon sang avec joie pour l'Annam.

— Avez-vous de la rancune contre celui qui vous a pris?

— Aucunement. La religion chrétienne nous apprend à aimer ceux qui nous haïssent.

— Il faut déclarer les noms des lieux où l'on vous a caché.



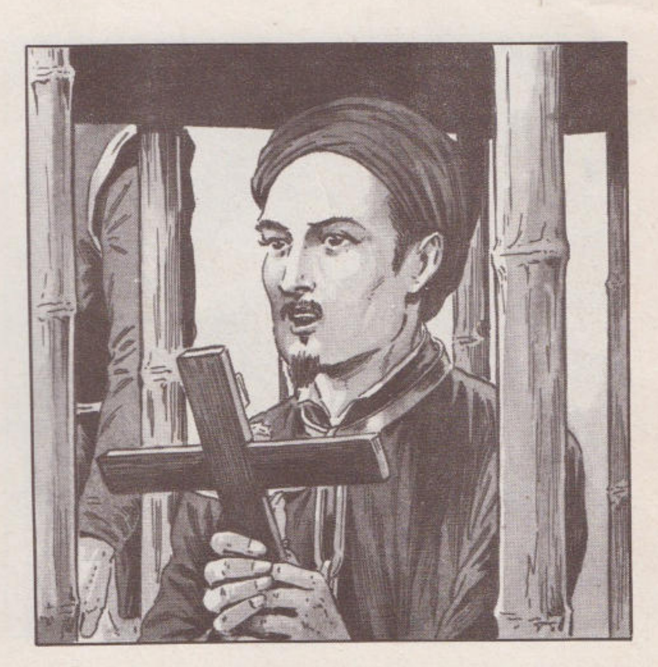
155 — Grand mandarin, l'on vous appelle le père et la mère du peuple : si je déclare ces lieux, je serai la cause de beaucoup de maux... Jugez si cela convient ou non. »

Le vice-roi se tait, impressionné.

On apporte un crucifix, provenant du pillage d'une chrétienté.

« Foulez la croix aux pieds, et vous ne serez pas mis à mort. »

Théophane, transfiguré, saisit l'image de son Dieu.

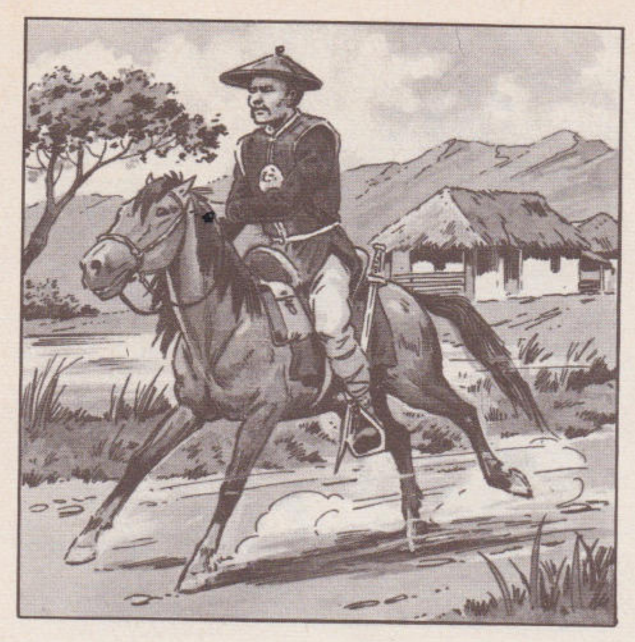


156 Il la baise, dans une attitude d'infini respect, puis s'écrie :

« Quoi! J'ai prêché la religion de la croix jusqu'à ce jour; comment voulez-vous que j'abjure? Je n'estime pas tant la vie de ce monde que je veuille la conserver au prix d'une apostasie!

— Si la mort a tant de charmes à vos yeux, pourquoi vous cachiez-vous?

— Grand mandarin, la religion défend de présumer de ses forces et de se livrer soi-même.



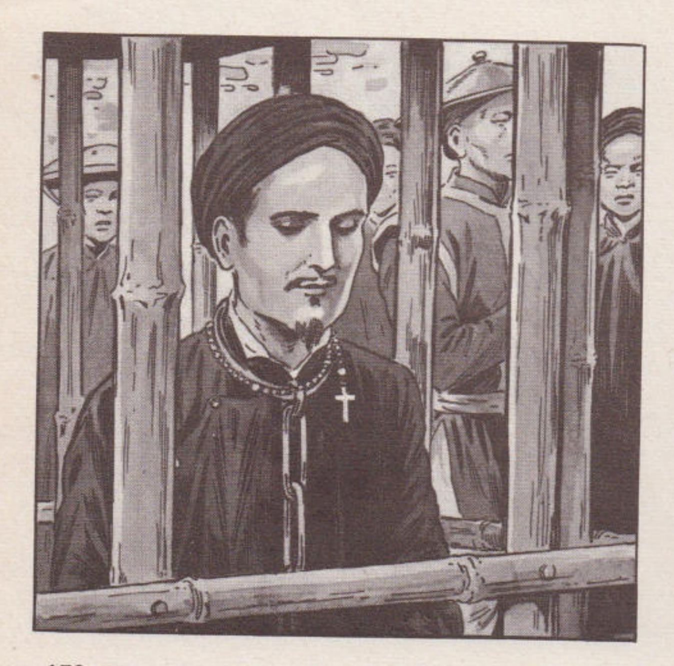
157 Mais le ciel ayant décidé que je sois arrêté, j'ai confiance qu'il me donnera assez de force pour souffrir tous les supplices et être ferme jusqu'à la mort. »

La cause est jugée : « Le Père Vénard aura la tête tranchée. Le catéchiste Pierre Khang sera marqué au fer rouge sur la joue, puis exilé dans une lointaine province. » Il n'est plus que de faire ratifier ce verdict par le cruel empereur Tu-Duc. Le 17 décembre, une estafette part pour Hué, capitale du royaume.



158 Théophane est transporté sous une colonnade, dans une cage plus grande octroyée par le vice-roi. Il y restera sept semaines avant son exécution, détention pénible dans un espace si restreint, mais adoucie par des mesures de bienveillance. Les gardes le font sortir de temps en temps, pour qu'il puisse faire quelques pas. Il prie, il chante même, au grand étonnement des nombreux curieux qui viennent le voir.

Les chrétiens d'Hanoï trouvent le moyen d'entrer en contact avec lui, grâce à Anna Nghiên qui est débitante de thé dans la citadelle.



159 Un prêtre annamite, le Père Thinh, peut ainsi l'approcher, et même entendre sa confession, en latin, au milieu du va-et-vient des soldats et de la foule. Paul Moï, qui s'est arrangé pour entrer dans la police, fait la liaison entre Mgr Theurel et le prisonnier. Il y a aussi parmi les soldats un chrétien, Dominique, qui fait tout ce qu'il peut pour faciliter les choses.

Théophane est toujours calme, souriant. Son chapelet autour du cou, il reste de longs moments en prière.



160 « Mon cœur est paisible comme un lac tranquille », dit-il. La reconnaissance déborde de son cœur pour la grâce du martyre.

Le soir du 24 décembre, il garde longtemps Dominique près de sa cage, lui racontant la naissance de Jésus. Puis, uni à l'Église entière, il se met à chanter l'office de Noël tout au long.

Comme il voudrait pouvoir communier !

L'évêque y pense, et les chrétiens s'organisent dans ce but.



161 Près de Hanoï, un prêtre annamite, après sa messe, suspend un petit sac contenant la sainte hostie au cou d'Anna Xin. Elle se hâte vers la citadelle, y retrouve la veuve Nghiên, qui s'occupe des repas du prisonnier. Anna tient un linge plein de feuilles de bétel. La custode (1) y est dissimulée.

« Le seigneur Européen veut-il du bétel? »

Théophane passe la main entre les barreaux, reçoit le précieux présent et se communie en cachant son visage dans un coin de sa couverture.

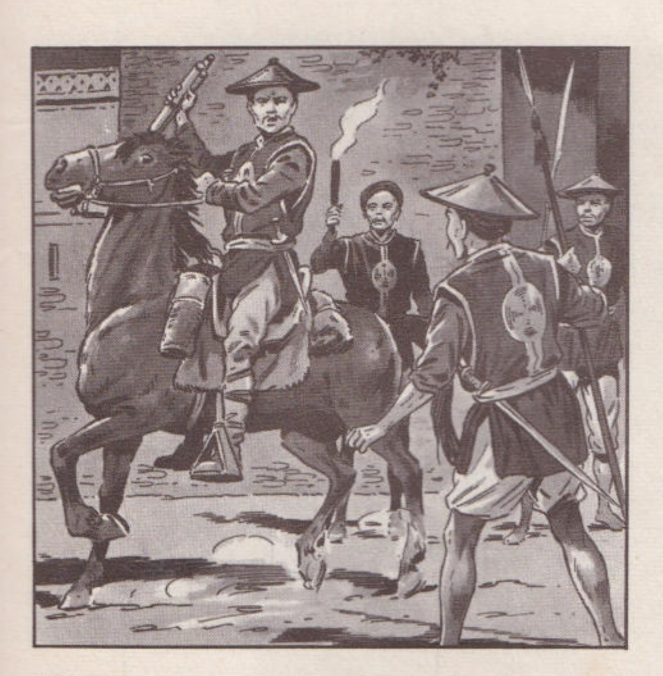
(1) Petite boîte dans laquelle le prêtre place la sainte hostie.



162 On lui procure ce qu'il faut pour écrire. Son évêque, ses confrères, sa famille surtout, recevront, à ce moment ou beaucoup plus tard, ces lettres sublimes où Théophane laisse voir la sainteté de son âme. Il signe magnifiquement : « Théophane Vénard, prisonnier de Jésus-Christ ».

Le futur martyr pense à tout : « Veuillez m'acheter des vêtements neufs, demande-t-il à la bonne Mme Nghiên; je veux marcher à la mort dans un habit sans tache. »

Les semaines passent; janvier s'achève.



163 Dans sa cage, le Père Ven, le soir du 1er février 1861, récite pieusement son bréviaire, se préparant pour la belle fête de la Purification.

Mais en pleine nuit, une estafette pénètre dans la citadelle, tenant en mains plusieurs tubes de roseau fermés par le cachet du roi. C'est l'ordre d'exécution. La nouvelle se répand aussitôt. Théophane vient de s'éveiller.

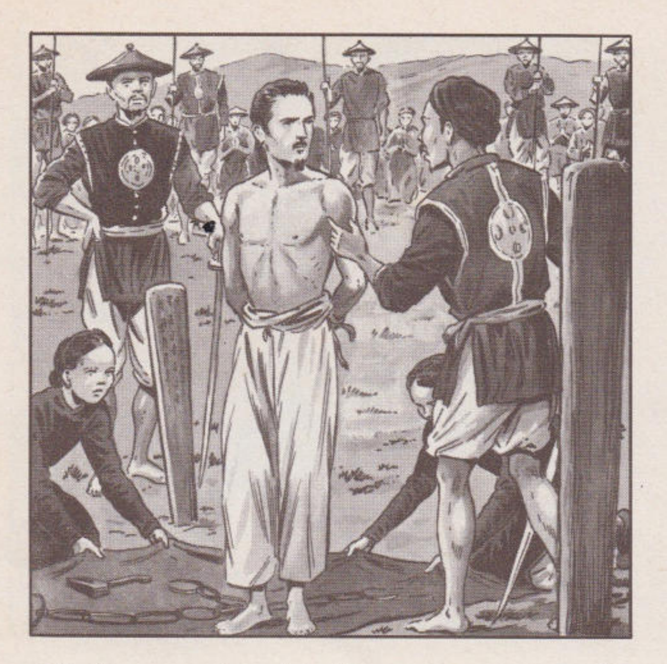
« O Père, lui murmure-t-on, c'est aujourd'hui qu'on va vous trancher la tête... »



164 Bientôt des soldats nombreux — deux cents hommes — entourent la cage. Théophane est en prière. Dominique ne se lasse pas de regarder son visage radieux.

Le mandarin de la justice arrive, qui confirme la sentence. Théophane est extrait de sa cage. La marche à la mort commence. Elle est solennelle. C'est un vrai cortège comprenant plusieurs détachements, des tambours et des cymbaliers, et les deux mandarins montés sur des éléphants.

Théophane, plus jeune que jamais, marche allègrement, les mains jointes, chantant le *Magnificat*.

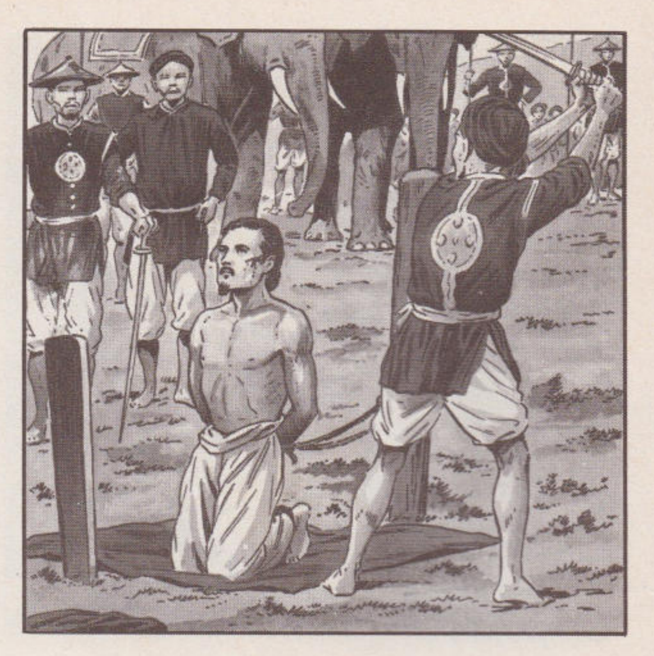


165 Le centurion lui fait remarquer que le glaive est émoussé. Peut-être faudrait-il le changer...

« Laissez, je vous prie, lui répond-il. Plus ça durera, mieux ça vaudra. »

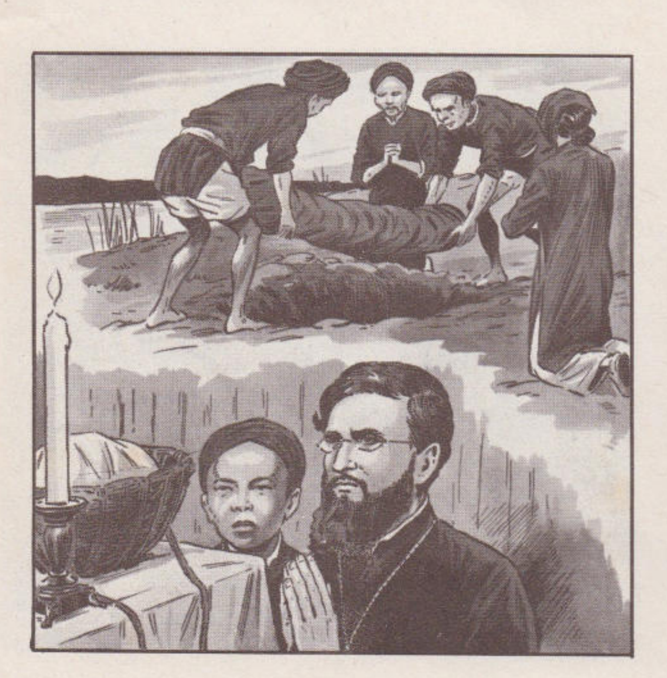
On fait halte au bord du Fleuve Rouge. Les chrétiennes s'approchent avec une natte de tissu qu'elles posent à terre. Il les remercie d'un sourire. On brise les anneaux de sa chaîne. Le bourreau s'approche : « Que me donnez-vous si je vous exécute sans souffrance?

— Pas un centime. Faites votre métier. »



166 « Au troisième tintement des cymbales, faites! » a crié le juge. Théophane est à genoux sur la natte, les mains attachées derrière le dos et fixées à un pieu. Le bourreau s'y reprend à cinq fois pour détacher la tête, qu'il saisit par les cheveux et élève devant le président. Le cortège repart. Les chrétiens se précipitent pour recueillir sur des linges le sang du martyr.

La tête est fixée en haut d'un long bambou : selon la loi elle reste trois jours exposée, avant d'être jetée au fleuve où, heureusement, Paul Moï la retrouvera providentiellement.



167 Mgr Theurel, en la recevant un soir, pleure longuement. Mais le lendemain, il célèbre une messe d'action de grâces.

Le corps, roulé dans la tunique d'un batelier chrétien, a été enterré sur place.

Plus tard, ces précieuses reliques seront amenées à Paris, dans la chapelle du Séminaire des Missions Etrangères, où la foule vient sans cesse les vénérer.

Le petit chevrier de neuf ans, qui rêvait du martyre sur le coteau de Bel-Air, est devenu un saint du ciel.



168 En 1909, l'Église le déclare Bienheureux, après une enquête qui manifeste à quel point, durant sa vie, les Annamites l'ont aimé. Pierre, Anna, Dominique et tant d'autres, témoignent de sa sainteté et proclament leur confiance en son intercession.

Avec eux, avec tous les chrétiens du monde, mais spécialement avec ceux du Tonkin qui ont tant souffert et souffrent encore pour leur foi (1), nous redirons cette invocation : « Père Théophane et ses compagnons martyrs, priez pour nous ».

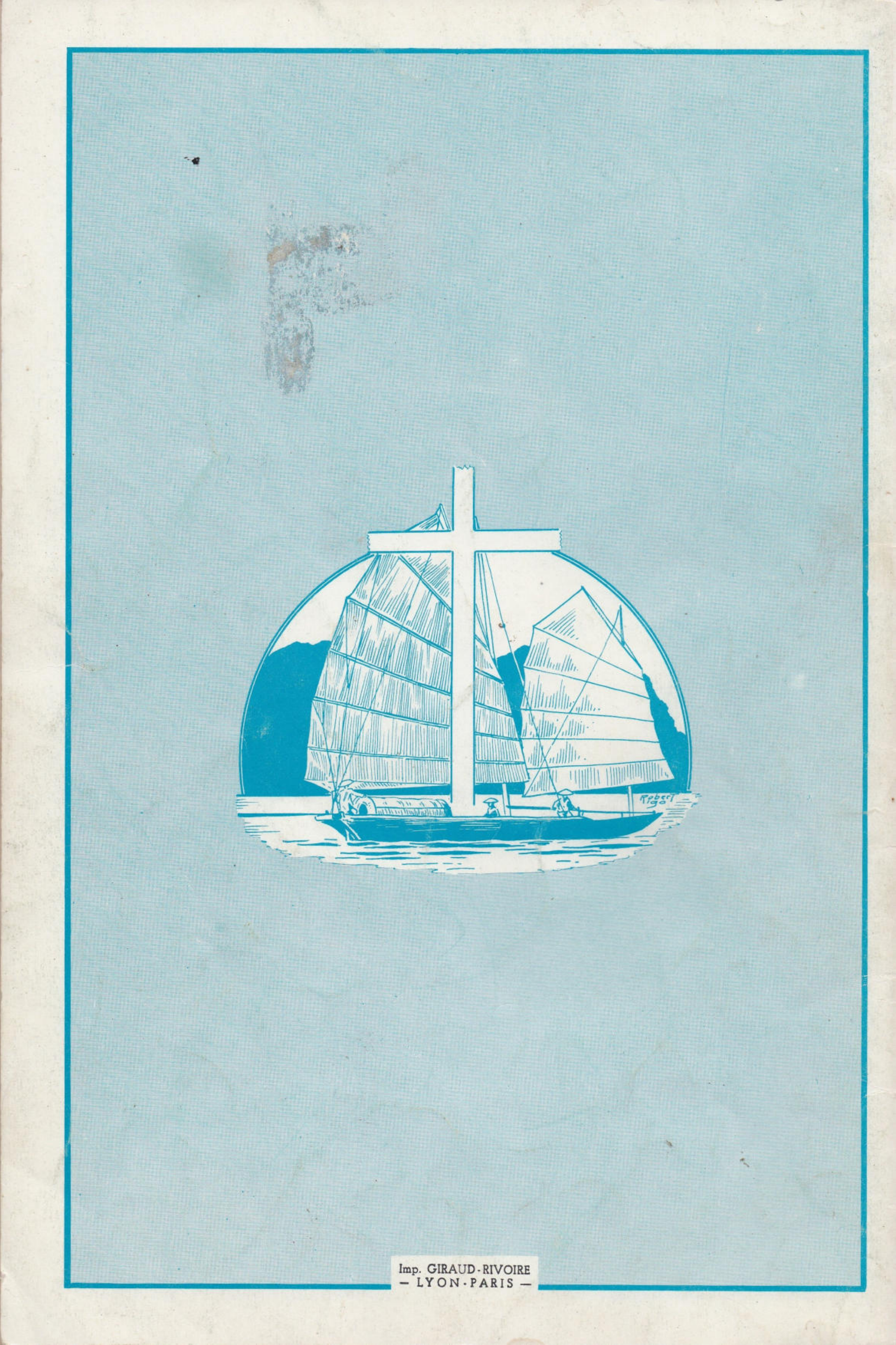
(1) On sait que l'ancienne province du Tonkin s'appelle maintenant le Viêt-nam Nord...

Retrouvez les 28 premiers tomes des Belles Histoires et Belles Vies à l'adresse internet suivante :

https://archive.org/search.php?query=belles%20histoires%20et%20belles%20vies

Site « archive.org », barre de recherche : « belles histoires et belles vies », cliquez sur le tome voulu, puis colonne de droite, cliquez sur PDF, puis téléchargez le document via la liseuse PDF.

Tous tomes Imprimatur et Nihil Obstat entre 1947 (tome 1) et 1956 (tome 28). Les Imprimatur et Nihil Obstat sont malheureusement absents des versions scannées, mais ont bel et bien été donnés. Si vous possédez le tome, vous les trouverez soit après l'avant-propos, soit à la fin du tome.



Imp. GIRAUD-RIVOIRE
— LYON-PARIS —